ÉMILE SICARD

L'Ardente Chevauchée

POÈMES

POÈMES DE LA CITÉ ET DE LA MAISON — ÉLÉGIES — POÈMES DE LA ROUTE — KLÉIS — LES EXILÉS

ÉDIT

98, Rue Blanche, 98

ÉMILE SICARD

À

en témoignage artistique

Émile Sicard

L'ARDENTE CHEVAUCHÉE

Il a été tiré de cet ouvrage
5 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 5

A HENRI DE REGNIER

Un peu las, mais heureux d'un poids de souvenirs,
Je porte mon poème encor prêt à mûrir
Sous mon cœur plein d'automne et tressé de vendanges.
La maison du bonheur est l'accueillante grange
Et mon âme fermente au seuil du livre ouvert.
Voici le pas à pas qui coula sur mes vers
Comme si chaque route amoncelait des vignes.
J'ai couru — les paysages me faisant signe —
Dans toute ma tendresse et ma douleur aussi,
Enfant de cœur dernier et faible allant ainsi
Parmi les Fêtes-Dieu qui décorent la vie.
J'ai chevauché l'Espoir à la vitesse amie,

J'ai passé dans le vent, dans l'orage et l'amour !
Les fers de mon coursier ont déchiré le jour
Et la nuit a connu mes sommeils intrépides !
Voyez de tant donner combien mes mains sont vides !
Aujourd'hui j'ai l'orgueil de cette pauvreté
Qui couvre mon cœur lourd de s'être tant porté.

Poèmes de la Cité et de la Maison

LA BARQUE

Pleine d'hommes, de ciel, de lumière, d'écailles,
Lourde des fruits cueillis aux vendanges des mers,
La barque nonchalante, à la coque de fer,
Offre au port qu'elle atteint — d'un geste d'épousailles —

Sa beauté matinale et ses filets ouverts.
Les corbeilles d'osier se tendent et tressaillent.
Et les pêcheurs, courbés, font courir sous les mailles
La moisson argentée qui doit marqueter l'air.

Le soleil rit ; l'esquif est une île légère,
Un peu d'eau, dans le fond, met une tache claire,
Les rames fatiguées s'égouttent sur les bancs...

Et, comme le vainqueur qui rêve sa victoire,
Lumineuse, passive, humble de trop de gloire,
La barque se balance à l'ombre des haubans.

BAR GREC

Le garçon de Corfou, facile et diligent,
Avec le verre d'eau, limpide et bleu, nous laisse
Le café, le raki, les olives de Grèce
Et le tabac d'Asie sous le papier d'argent.

Nous mélangeons le goût des parfums captivants
Et nos fumées, sur eux, font de légères tresses
Que l'ombre viendra prendre avec le froid qui blesse
Par la porte vitrée ouverte au seuil du vent.

Le soir n'atteint que nous ; mais les marchands affables,
Qui vantent les tapis de Smyrne au long des tables,
Continuent, nonchalants, le trafic de leur bien ;

Et c'est encor, harmonieuse, la luxure
De nos mains s'enfonçant dans le large murmure
De ces étoffes d'or dont nous ne donnons rien.

CHARITÉ

L'orgue de Barbarie incline des musiques...
La misère en couleurs danse devant le soir
Et, parmi l'abandon qu'il semble ne pas voir,
Grimpe un lierre fané sur le vieux mur oblique.

La rue descend ; nul pas n'inquiète le trottoir ;
Sous les auvents frileux somnolent les boutiques ;
La musique n'a plus que le timide espoir
D'atteindre une croisée où des ombres s'appliquent.

Rien ne bouge... L'orgue qui moud encore un air
Sent l'usure, la toux, la fatigue, l'hiver,
Le vague cher tourment aux choses qui s'endeuillent

Et, comme il ne pleut pas la charité d'un sou,
Devant le singe triste et l'orgue qui s'enroue.
Le lierre laisse choir une petite feuille.

QUAI

a moisson des filets, que les Génois apportent,
uit de tout son argent sur le jardin des quais ;
'algue frémit et le marchand brun, qu'a marqué
e soleil la matinée joyeusement morte,

hante aux passants le large et vibre à l'évoquer.
es bateaux revenus se fermeront les portes ;
'heure attendra la nuit et sans la provoquer
e travail cessera devant les boissons fortes.

Les portefaix ardents ont descendu le blé ;
Gardiens jaloux et beaux de gestes accablés
Ils courbent, en portant le vide, leurs épaules.

Le port qui se fait nu, si musicalement,
Couche son grand corps d'eau près du sommeil des môles
Et des accordéons le bercent mollement.

DIMANCHE SUR LE QUAI

La halle humide et longue est vide où les corbeilles
Luirent pendant six jours des écailles vermeilles
Que les hommes de mer rapportent des filets.
Le quartier est paisible où sont clos les volets
Des maisons n'ayant plus aujourd'hui sur les portes
Que la mère qui garde et les enfants qui sortent.
La semaine est finie et l'argent ramassé.
Le port est dévêtu des gestes cadencés,
Que faisaient au soleil les chargeurs de navire.
Sur les treuils fatigués des ombres d'or s'étirent

Face au ciel qui sera dans le soir étoilé !
Des roues semblent penser aux chevaux dételés...
Les câbles goudronnés laissent, sur les poulies,
Flotter le clair repos de leur petite vie ;
Quelques vieux bateliers proposent des départs
Pour une île qu'on voit d'ici, dans un brouillard
Léger comme le vent qui pousse les fumées.
Contre un canal meurent des coques abîmées...
La mer a des regards de silence ébloui
Et le quai, sans travail est un autre pays
Où viennent paresser les filles qui descendent...
Dans le chaud coudoiement des bras, leurs bras se tendent ;
Leurs hanches de mollesse ont le lourd mouvement
Des barques au roulis sous les grands ponts tournants ;
Leur bouche est un fruit mûr venu des balancelles,
Entre le raisin rouge et la pêche nouvelle ;
Elles sont des matins qui ne déclinent pas !
Des journaliers mettent leur force dans leurs pas
Et, pour leurs yeux qui sont des métiers de merveilles,
Ils offrent le désir de leur cœur qui s'éveille !
Quand la nuit tombera les hommes reviendront
Par les étroites rues où elles passeront.
Un voilier, maintenant, glisse devant le nombre
Des marchands de plaisir dont les trottoirs s'encombrent
Au bord des bars fumeux, bruyants, ensevelis
De soleil qui s'éteint dans les verres emplis !
La sirène s'entend d'un paquebot de Chine
Quittant les hangars blonds pour les routes marines.

Déjà quelques lueurs de lampes font des trous
Dans l'air d'une couleur égale, un peu partout...
Une guitare geint une musique vaine,
Un chanteur chante une chanson napolitaine
Et l'heure passe avec un visage enchanté.

O les quais indolents des dimanches d'été !

DEVANT LA MER.

à Louis PORCHERON.

La mer avec son flot de vagues sans arrêt
Est comme un lourd tapis dont la trame apparaît :
On dirait que le pas trépidant des navires
— Ces autres voyageurs que les quais en délire
Attendent dans le bruit des cris et des chariots —
L'use de tant passer sur son étoffe d'eau.
Les rives en collier sont les mains toujours prêtes
A la faire un peu plus s'avancer de leur faîte
Pour ainsi compenser ce qu'au large on lui prend ;
C'est l'homme qui s'endette et la terre qui rend.

J'ai mis, devant la mer, ma vie et son visage
Et je me suis offert, douloureux et sauvage,
A l'horizon qui doit avoir le goût du sel.
Des voiles s'en allaient, dolentes, sous le ciel ;
J'étais de ces départs annoncés avant l'heure,
Mon cœur faisait la barque et s'ouvrait ma demeure
Dans la chair de l'écume et l'argile des fonds.
La maison du matin, que les ombres défont,
Etait le seul regret du bord de mon voyage.
Il me fallut ne plus penser au paysage
Des idylles en fleurs que je connus parfois ;
Je fis des moissons d'algue et, courbé, par trois fois,
Autour de mes pieds blancs, je mis leurs chaînes vertes.
Le soleil bondissait de la fenêtre ouverte
Du jour qui s'accoudait à ses balcons d'argent.
J'étais le prisonnier volontaire, exigeant
Je portais cet espoir des rendez-vous, qu'aux femmes
On donne avec un doute à l'âme de son âme...
Les galets me faisaient une petite cour,
Le vent m'enveloppait d'un manteau de velours,
Les sommets glorieux aux blancheurs d'asphodèles
Derrière moi tendaient des couronnes fidèles ;
Mon exil s'avançait vers un lit nuptial
Et j'attendais la mer comme un époux royal !

Mouvante s'animait la Vierge des corsaires !
Les filets goudronnés que l'on jette à l'arrière,

Cinglaient ses hanches bleues de larges coups de fouet ;
Ils voulaient la saisir, mais elle se jouait
Des petits barreaux bruns tressés à la veillée,
Par les filles des ports aux blondeurs émaillées ;
L'homme était inutile et chaque geste vain ;
La lutte était compacte et le cirque divin ;
La mer se reformait dans l'espace des mailles
Où, généreuse, elle laissait quelques écailles
Devant fournir leur pain à des marchands gènois.
Je l'appelais... Midi s'accouplait à ma voix ;
La lumière dansait sur l'eau la danse attique
De ses petits rayons vacillants et obliques.
La mer était ardente avec ses ongles d'or
Et je ne possédais que l'odeur de son corps !

Je lui disais : O mer ! la ville est trop petite,
Et toi tu es immense et déjà je t'habite
Car immense est l'amour qui mûrit comme un fruit
Dans le verger du monde à l'arbre que je suis !
Des bûcherons ont tailladé, à coups de hâche,
Mon rêve qui montait en voûte ; et je suis lâche
De n'avoir écrasé du poids de ce bois mort
Qu'on faisait de mon cœur, la main frappant plus fort !
Je lui disais : j'ai pleuré tard,.. l'éclat des lampes
Battait devant mes yeux au rythme de mes tempes
Par ces soirs tant ouatés de silence et de soie
Que l'on n'entendait plus la tristesse à la joie

Passer autour du cou des lacets de musique !
Je lui disais : O mer farouche et magnifique,
Distance des pays, rose des équateurs
Me faut-il étouffer dans une chambre en fleurs
Entre le mur qui monte et le livre qui penche ?
J'ai souffert, sur le sein gonflé des pages blanches,
Contre la table lourde et l'encrier vermoulu,
Croyant que j'écrivais ce qu'on avait trop lu !

Je lui disais : O quelle fuite en ton espace !
Et je voyais la route immuable où s'enlacent
Les corps nus du lichen, de l'aigue et du corail !
L'heure gravait de l'ombre en ouvrant le portail
A la nuit qui semblait venir d'entre les vagues.
Autour de mes pieds blancs étaient toujours les algues ;
J'attendais. Un navire grec gagnait le port
Chargé de blé, de sucre et de poussière d'or,
Mais triste des repos qu'offrait le carénage.
J'attendais... Dans le ciel pareil à une plage
Les étoiles peuplaient les sables de la nuit,
J'étais dans mon extase et je n'avais pas fui !
Je lui disais : enlace-moi, je suis si proche !
Mais le sol, comme un lierre indompté qui s'accroche,
Ne voulait de mon corps altier se désunir.
J'implorais la tempête et mettais mon désir
Dans l'excès de l'embrun, du soir et du naufrage !
N'avais-je assez payé le prix de mon passage ?

Voluptueux et beau la mer me dédaignait !
Les îles, gravement massives, s'imprégnaient
Avec un air moqueur, de l'haleine des phares ;
Je jalousais ces dés montueux et bizarres
Du jeu de la nature aux banques de la mer.
Je m'endormis car le dédain m'avait couvert !
Au matin je trouvais les algues desséchées
Et les montagnes qui ne s'étaient pas couchées
Dans le jardin du ciel, plus haut que le sommeil.
O la liberté triste et le monde pareil !
La mer n'était plus rien dans son aube d'écailles
Qu'un songe dont on a rompu les fiançailles.
Je partis comme on traîne un ami douloureux,
Avec mon cœur blessé qui pouvait être heureux.

Le chemin s'allongeait dans le pli des collines ;
Une calanque ouvrait un port à une usine
Pleine de bras crispés et nus devant le feu
Des forges qui grondaient des chants tumultueux.
Des chiens roux aboyaient sous les hangards sonores
Où des femmes passaient, en des profils d'amphores,
Portant la majesté des corbeilles qu'en haut
L'on emplissait de l'éclat blond du verre chaud.
Un souffle noir montait dans la courbe harmonique
Du vent et tachait l'or des cheminées de briques.
Je n'avais des regards que pour me repentir !
O mon amour si près et si loin de finir

Chaque fois que le jour me donnait un exemple !
La vie que je fuyais se dressait comme un temple
Dans le soleil le même et toujours plus nouveau
Maintenant que la mer m'avait dit : c'est trop tôt !

Je mis sur mon épaule un boisseau de courage ;
Mon pas tintait multiple aux abords des villages
Clairs ainsi qu'un bouquet dans une Fête-Dieu !
La Cité vint, et ma maison devant mes yeux
Me parut plus heureuse et plus chère et plus grande.
O mer ! Désirais-tu qu'ainsi on me la rende ?
Une ombre en robe tiède appuyait contre moi
Sa tête et sa douceur s'effeuillait en mes doigts.
Je la fis s'avancer de la fenêtre blanche
D'où la Vierge liquide était comme une branche
Dont le feuillage bleu couvrait un univers.
Et l'ombre en robe tiède envoyait à la mer
Son émoi, son silence et les timides larmes
De ses yeux receleurs de violettes de Parme.
Le bonheur s'exhalait ; nous nous étions assis
Sous le regard troublant d'un portrait de Vinci.
Notre amour ressemblait au soir d'une chapelle
Quand les enfants de chœur joignent, comme des ailes,
Leurs mains en s'inclinant devant le maître-autel.
Je pensais à la mer mais je pensais au ciel ;

Je redisais encor : étoffe d'eau trop souple

Qui se drape à la coque et s'imprègne et s'accouple !
Champ fertile et profond de la route des mâts,
Que la sirène creuse et que Téthys peupla,
Mer qui me fus divine et inhospitalière,
Entre ma vie et toi vint se dresser la terre
Et je songe à mourir partout où je suis né !
Les bûcherons m'ont fait souffrir, j'ai pardonné...
J'ai jeté l'ancre au port dont je suis le navire.
Et je repartirai s'il faut que je chavire !

L'AUMONE

Comme du blé j'ai pris du soleil dans mes mains
Et j'ai passé, divinement, dans les chemins
Où les maisons meurent d'un manque de lumière.

J'ai fait la charité de mes rêves aux pierres
Et des portes se sont ouvertes devant moi,
Et mon cœur a suivi le long couloir étroit

Qui mène aux chambres maladives et pareilles
Où dorment les enfants pauvres des rues très vieilles.
J'ai creusé la fenêtre et changé les rideaux

Et mis une poignée de soleil aux carreaux
Pour qu'ils brillent, joyeux, lorsque les lits s'éveillent.
O je voudrais être Jésus pour des merveilles

Que mon âme d'amour ne peut imaginer !
Ce matin j'ai la joie de tout m'abandonner
En songeant que ma mort fera vivre la rue.

Je donne tout le blé ; mes mains qui restent nues
Retourneront aux champs chercher d'autres rayons
Demain, car le soleil est encore au sillon.

Comme les murs sont hauts et comme mon cœur monte !
Je suis sur ce coin gris de ma ville et je compte
Combien il me faudra de boisseaux de clarté

Pour tout l'ensevelir dans un jardin d'été
Où les enfants seront les musiques d'abeilles,
Les fleurs d'acacias et les raisins des treilles.

Verrai-je le jour d'or ? Et l'effort de mes bras,
A porter ma bonté, ne faillira-t-il pas ?
J'ai peur de me courber avant les épousailles !

Rues et maisons du soir, fiancées qui s'écaillent,
Je veux vous ramener dans l'air des voiles blancs,
Me coucher contre vous et féconder vos flancs

Afin qu'il naisse, après, une Cité qui brille,
Pleine de chambres nues aux yeux de jeune fille !

LA MAISON PROCHAINE

Que la maison soit claire ainsi qu'un arc-en-ciel,
Et chaste, infiniment, de sa belle lumière,
Et sœur des mois de mai qui s'emplissent de miel.
Nous la souhaiterons nouvelle et la dernière,
Nous entrerons dans le matin, de ce matin,
Tous les jours que voudra nous laisser Dieu qui passe.
Comme à l'automne on voit la terre qui s'efface,
Ici ne restera que l'aube des demains
Dont nous avons gravé d'avance les médailles ;
L'orfèvre du bonheur les pend à notre cou,

L'orgueil de notre vie se profile, debout,
Jeune guerrier déjà possesseur de batailles !
Poussant la haute porte et venant sur le seuil,
Nous recevrons, les bras éployés, tous les livres ;
Les tables crouleront sous les poèmes ivres
Dont le soir ouatera l'harmonie et l'accueil.
Ce sera le grand parc enchanté de ta robe
Luisante, feuille blonde et légère à la nuit,
Quand la lampe s'éveille et l'ombre se dérobe ;
Ce sera la vendange innocente qui luit,
Le clair troupeau d'argent de nos pensées ensemble,
Et quelque ancien portrait béni, qui te ressemble,
Aura son tiède coin dans son cadre vieilli.
Ce sera la maison où le cœur obéi,
Où chaque fleur verra son âme et sa suivante ;
La charrue des jours noirs passera sans creuser
Et l'âge, infiniment, aura comme servante
Le long cortège blanc des rideaux aux croisées.

FENÊTRE

D'ici je vois les grands bateaux chargés d'amarres,
Dépouillés d'équipage et clairs entre les mâts.
Et le seul passager, qui ne restera pas,
Est le soleil du pont qui s'appuie à la barre.

Comme après un voyage un souvenir s'en va,
Le bord est vide et grand, et le port qui sépare
Rit dant le matin vif, lumineux et bizarre
Du navire qui pleure à retarder ses pas.

Mais je remplacerai le soleil à la proue,
Ce soir, quand les maisons n'auront plus sur leurs joues
Les linges qu'ont pendus les bras nus des gardiennes

Car ma pensée, semblable à celle des vaisseaux,
Souffre quand on la met à l'ancre, devant l'eau
Pleine des exils d'or dont nos âmes reviennent.

LA VITRE

Dans son cadre de bois doré, la vitre claire
Comme un visage ardent enveloppé de jour,
Et palpitante ainsi qu'une aile au mois d'amour
Tend au soleil vainqueur sa belle joue de verre.

Il lui porte la joie et le bouquet d'azur !
Et lourde de reflets la vitre est infinie...
Elle va, petit fleuve, en égrenant sa vie
Que convoite le soir qui met contre les murs

Ses yeux épouvantés et ses mains pleines d'ombre.
Inconstante elle vibre encore... Le matin
Chante avec le vent nu sur son corps argentin
Et met des gouttes d'air sur ce miroir du nombre.

Elle défaille, elle se laisse pavoiser,
C'est une rose d'eau vacillante, éperdue,
Qui tente, trop offerte et trop belle à la rue,
Le petit caillou blanc qui la viendra briser.

POÈME DE L'ORGUEIL

Comme un homme à la proue et devant son espace,
J'essaye de guider les désirs qui m'enlacent
Et je ne songe qu'aux rivages de bonheur
Encore inaperçus et que voudrait mon cœur.
Je vogue avec l'espoir, comme du vent aux voiles
Et je compte ma vie ainsi que des étoiles,
Ma vie ce clair vaisseau qu'encombrent les embruns !

La ville disparaît dans un nuage brun ;
Les flèches des sommets semblent les mâts de l'ombre

Que la mer de la nuit engloutit nombre à nombre.
Tout le soir, tout le soir me couvre et je m'en vais
Vêtu de mon amour et de ce qu'il rêvait,
Vêtu de mon réveil, vêtu de ma jeunesse
Dont traîne le manteau, si lourd que son poids blesse,
Immense de douceur, mes épaules d'enfant.
Je sens que tout m'oppresse et que tout me défend ;
De toute ma bonté, ma marche se dépouille :
Je ne suis qu'un vainqueur dans la nuit que je fouille !
Les grands péchés d'orgueil sont sept couronnes d'or
Vers lesquelles mon front tendu se tend encor.
Des royaumes ouverts je vole à la conquête
Et je ne retiens plus les chevaux qui halètent
Et dont les fers bruissants piétinent à grands coups
Le corps des envieux, des lâches, des jaloux.

Déjà les cris de haine entourent mon aurore
Parmi les cris de joie et que le jour décore.
C'est mon tour ! Et je pense avoir tant attendu
Que j'ai vieilli les ans que je n'ai jamais eu.
Demain ! demain ! Verrai-je au livre de l'histoire
Mon poème gravé sur la page de gloire,
Au verso du feuillet des maîtres vénérés ?
O ceux-là : les peupliers, les chênes égarés,
Les sommets des sommets que, si tôt, je regarde !
Ma nuit dominatrice et noble se lézarde
Car je songe à la gloire assise sur la mort.

Mon orgueil, grand bouclier, qui me rendait si fort
Et qui s'abat, soudain, comme un jardin d'automne !
Mon orgueil, tu n'es plus que ce chant monotone
Qui vit d'être entouré de feuilles dans le vent.
Plus haut ! toujours plus haut ! même en se soulevant
Etre à jamais rivé devant l'inaccessible !
Etre ce Prométhée que les étoiles criblent
D'une lueur de feu et qui n'a qu'un reflet !
Mon orgueil abattu de ce divin soufflet
Qui désunit mon âme et qui marqua ma joue !
Et pourtant il faut bien que mon grand cœur vous loue
Vous qui m'avez frappé, vous les aigles hautains,
Vous qui sûtes souffrir et de tous vos matins
Plus que moi, plus que nous, plus que tous, plus encore
O mes maîtres vers qui je dressais mon aurore !

Pourquoi votre génie n'est-il enseveli ?
Pourquoi n'êtes-vous point ce soir dans mon oubli,
Poètes des pays, des routes, des époques,
O Ronsard, ô Racine, ô Musset que j'évoque,
O Samain qui vécut tandis que je vivais !
Etre si loin, si loin de ce que je rêvais !
Entre la défiance et la beauté, je passe
Et je n'ose arrêter ma course en cette place...

Elégies

I

Pour Charles Guérin.

Jeune et chaste berger, conduisant tes poèmes
Dans le val de mon cœur ignoré que j'essaime,
Je ne te trouve plus, ce soir, sur le chemin
Où ta pensée à ma pensée offrait la main.
La route large est seule et rien qu'un peu de brume
Vient au pas de mon pas, devant les toits qui fument,
Agiter mollement son long signe d'adieu.
Est-il déjà si tard que tu aies rejoint Dieu ?
Comme une fiancée éternelle se penche
A la croisée, pour voir, au déclin d'un dimanche,

Si celui qu'elle attend va passer dans la nuit,
Je me suis tout penché sur mon âme, sans bruit,
Pour espérer...
Rien n'est venu, mais l'ombre ardente
A noué ses bras nus au cou de mon attente !
Je suis rentré dans la maison sous le brouillard ;
Les lits chauds sentaient le sommeil ; de toute part
Montait le souvenir de la lueur des lampes...
Il a fallu que jusqu'à ma chambre je rampe,
Tâtonnant dans le deuil que tu m'avais laissé.
J'ai cherché dans le mont des livres entassés
Sur ma table, les tiens et j'ai lu sans lumière !
O poète ! O Guérin ! faut-il qu'une prière
Se joigne faiblement à la voix de tes vers ?
Beau semeur, qui sema ses semailles d'hiver,
Je ne sais que pleurer et mes deux yeux sont vides !
Là-bas les charretiers boivent au tourne-bride,
La vie passe quand même et j'en entends le pas...
Ma fenêtre est fermée... Le vent souffle des plaines,
Il mêlera, demain, quelques flocons de laine,
Aux fleurs de l'Avril bleu que tu ne verras pas.

Mars 1907.

II

Pour Francis Jammes,

Pour que je sois plus près de ton cœur en tes vers,
Je les lis près de l'épouse,
Par cet après-midi où ses doigts simples cousent.
C'est un jour de septembre ému comme ton livre ;
Il est des feuilles largement rousses dans l'air
Et je ne suis pas sûr qu'elles ne veuillent suivre
La musique douce et tranquille que tu joues.
Ma compagne et ma vie sont proches de ta joue ;
Ne sens-tu, pas de loin, comme une claire pluie
D'amitié qui bat les vitres où tu penches

L'aube de ta pensée sur la pensée qui fuit ?
Jammes, je laisse un peu les languissantes branches
Te lire par-dessus mon épaule ;
Je ne veux empêcher, ce soir, que l'on ne t'aime ;
J'ai du bonheur à voir, sur l'âme des autres,
Ton âme si pareille à l'ombrage d'un saule
Et consolante tout de même !
L'épouse et le jardin parfumé sont-ils bien
Pour t'entendre rêver le cadre qui convient ?
Il s'ajoute des sons de cloches sur le lierre
Et dans mes yeux il naît une chapelle blanche
Dans laquelle je te vois, par un clair dimanche
Suivre le chant de l'orgue et dire des prières.
Comme c'est bon, en soi, de s'entendre pleurer !

Du haut vitrail un rayon d'or couvre ta tête
Et j'évoque, déjà, le temps des calendriers
Sur la page desquels on cherchera ta fête.

III

C'est Mai. Les sœurs de Saint Vincent de Paul,
Avec leurs cornettes en ailes
Et leur guimpe tranquille et blanche autour du col,
Mènent les orphelines frêles
Chanter les vieux couplets des doux mois de Marie.
En ordre, au long des bancs usés dont le bois crie,
Elles glissent sans bruit ; et les rubans en pointe
Qui passent sur le dos, l'épaule et la poitrine
Eclairent, doucement, l'ombre des pèlerines
Et font le geste uni, si tendre, des mains jointes.

L'harmonium exhale une musique grêle
Que suit la voix des orphelines frêles
Mêlée à la voix claire et triste d'une sœur.
Le cantique finit comme voilé d'encens
Dans le parfum mystique et lourd d'un lis qui meurt.
Une clochette sonne et les enfants penchés
Rêvent, du fond des yeux, que la Vierge descend
Et qu'elle efface, avec sa robe, leurs péchés.

IV

Ce qui s'en va, ce qui s'en va
Avec une âme, avec des pas
Et qui peut-être ne revient !
Je file les pensées de mon cœur,
De mon cœur
Qui pleure trop bien.

Où mon amour t'es-tu penché ?
Pourquoi choisis-tu la fenêtre qui donne
Sur la lande triste où l'ombre s'est couchée
Et qui frissonne ?

Ne pouvais-tu rester les yeux dans le jardin
Parmi le soleil et la joie des allées,
O mon amour plein de musique désolée
Soudain ?

Tu vas avoir froid si la nuit
Te met les mains autour du cou.
Viens,
Entre dans la maison où il fait doux
Et te souviens !

Epuise lentement l'écheveau de bonheur
Qu'on te laissa pour te distraire,
Avant de partir,
Comme un jouet à un enfant qui aurait peur.
Ce qui s'en va peut revenir
O solitaire !

V

Dans les mains de l'automne attentif qui le porte,
L'après-midi tranquille et doux semble une morte
En ce coin de jardin où nous sommes venus
(Vous, avec du fil blanc au bout de vos doigts nus
Et moi, portant la pâle joie de mes mains vides)
Appuyer notre cœur sur les premières rides
Du grand visage clair et joyeux de l'été.
Comme un troisième ami, le soir monte à côté
De nous qui sommes las au creux des chaises-longues...
Nous écoutons l'heure qui passe et n'est pas longue

Et d'instant en instant nous ajoutons un mot
Pour coudre nos pensées qui sont les chers hameaux
Où nous nous retrouvons lorsqu'a marché la vie.
Nous sommes trois : le soir, le poète et l'amie
A qui Septembre vient offrir de belles roses ;
Et vous êtes la seule à vouloir autre chose,
Que ces tardifs parfums grisant le jour blessé,
Que la paresse grave et l'automne entassé
Sur ce jardin dans l'ombre où vous prenez la fuite !
Vous êtes près de moi des adieux à la suite
Laissant ce charme inquiet, dont je ne me défends,
Qui mouille ma tendresse et couvre votre enfant.

La Rose, 16 Septembre 1906.

VI

J'ai mis devant vos yeux comme mon âme à part,
Pour que vous ne puissiez trouver que mon silence,
En venant contre moi, lumineuse et si blanche,
Dans mon chemin d'amour où vous passiez trop tard.

Et j'ai fait la statue au bord de votre image ;
J'ai gardé mon audace et renvoyé mon cœur,
Je n'ai loué ni votre robe, ni vos fleurs
Ni vos mains, ni la loi douce des chers partages.

Vous vous êtes assise et je n'ai pas pleuré !
Vous avez regardé, comme un reflet dans l'onde,
Votre visage ému dans la glace profonde.
Etiez-vous assez belle et moi si séparé !

Je n'ai pas incliné mon désir vers le fleuve,
Soupçonnant le courant de la fuite en vos bras,
Vous vous êtes levée et le chant de vos pas
Ne m'a fait tressaillir ; mais dans la chambre veuve

Une rose est tombée d'un vase de Gallet.
J'ai entendu le petit bruit sec de la porte ;
J'ai ramassé sur le tapis la rose morte
Et j'ai ri d'être fort, tandis que s'en allait

Votre corps qu'avaient eu des gens de toutes sortes.

VII

Ai-je dormi ? J'ai fait un unique voyage
Sur une mer de fleurs,
Et dans les bras du jour qui s'ouvrent à mon cœur
Mon rêve fait naufrage.

Je n'ai point atteint l'Ile au pas de mon sommeil
Mais j'ai vu l'or des rives
Et j'ai mis, comme en l'eau d'une fontaine vive,
Mes yeux dans le soleil.

Il ne me reste plus que les rames profondes
De mon bateau brisé
Dans l'éclat du matin immensément posé
Sur les rochers du monde.

Reconstruirai-je l'arche et m'en irai-je encor
Sur la route infinie
Pour n'atterir jamais qu'aux grèves de la vie
Qui flagellent l'essor ?

Les avirons en mains je marche dans ma peine ;
Et, lorsque je suis las,
Je sonne mes pensées comme on sonne le glas
Et mes pensées m'emmènent !

VIII

Pour Gabrielle Bérengier.

Il fait un temps de rose morte.
Les blés sont hauts, le Mas s'estompe au loin
Avec son puits et ses lauriers
Et ses pins bleus et son mûrier
Contre la porte.

O jeune fille à l'âme de paysage !
Tout contre toi,
Je suis couché parmi les foins,
Et il me semble que le jour, avec ses doigts,
A mis une fleur sur la page
Où mon cœnr peint des paysages.

Il fait un temps de rose morte...

Je te mélange — ô jeune fille — à mes couleurs
Et, comme une petite sœur
De nappe d'eau toute voilée,
Qui s'en irait au clair des blés
Jusqu'au mûrier, contre la porte,
Docilement tu fuis, chère en mon paysage.

Ce soir je te retrouverai
Quand j'aurai
Mis mon cœur en ordre,
Car j'ai tout mêlé en voyage :
Tes yeux, le Mas avec son puits et ses lauriers
Et ses pins bleus et son mûrier
Contre la porte
Parmi le temps de rose morte.
Quand j'aurai mis mon cœur en ordre
— Un coin pour toi, pour moi, pour l'ombre et le soleil —
Nous repartirons en voyage,
Seuls, dans les landes du sommeil
O jeune fille à l'âme de paysage !

IX

Je pense que je ne crois plus à pas grand'chose
Et qu'il reste en mon cœur tout le poids de mes fautes !
Il me semble qu'un lac est en moi où l'on jette
Des pierres qui meurtrissent l'eau et le fond ;
Et, jour par jour, tant de pierres se disposent,
Que bientôt elles s'élèveront
En montagne, rude et haute,
A la place du lac bleu qui ne sera plus.

Pourrai-je vivre ainsi d'être ainsi devenu ?
Je sens mes joies d'enfant qui meurent de partir,

Je sens des mains lointaines qui se joignent,
Je sens que mon passé pleure, qui s'éloigne,
Je sens, à jamais, l'heure de revenir.

Ombre de mes souvenirs qui me protège
Reste-moi !
Je suis contre toi
Comme contre un cyprès qui blesserait le vent
Et qui écarterait la neige !

Voici les bras naïfs et doux de l'ancien temps :
L'ermitage d'amour et la chapelle grave,
L'autel d'un saint sans nom, le rite des octaves
Et le petit confessionnal étroit
Dans lequel j'accusais mes péchés trois par trois.

X

La lampe s'éteint...
Sa lueur qui tombe
Suit nos paupières qui se baissent
Et la lampe et nos yeux s'ombrent d'un clair sommeil.

La chambre vaste est calme ; elle sent le matin,
L'accacia penché sur la joue des croisées
Et le lit, qui sous la courtepointe succombe,
Ressemble à quelque coin de campagne apaisée
Où nous serons longtemps étendus, sans soleil.

La lampe s'éteint...
Je vois à peine la blancheur
Des linges de nuit qui sortent des sachets.
La lampe s'éteint...
Et c'est peut-être par pudeur,
Car déjà tes bras nus, tantôt sur moi, penchaient
Le fragile abandon du poids de leur douceur.

Quelle heure peut-il être et que sera l'autre heure ?
Les pendules du soir ne sonnent que des rêves !
Est-ce en eux que tu dors ?
A présent je n'ai plus sur mon âme personne,
Pas même le petit point d'or
Et j'attends vainement que la pendule sonne.

XI

Si le soir te fait mienne et si l'ombre t'attache,
Que la prison soit douce et les barreaux légers !

Tes bras nus, affolés, tendus vers des corbeilles
S'empliront. Je ne suis qu'un bonheur qui te veille.

Ce cloître à ton amour ne veut que t'infliger
Le désir de me joindre, et pour que tu le saches

Je veux te réciter mon cœur qui se fait lent ;
En tardant, près de toi, je mets comme une route

Au devant de l'appel. Et tu m'entends venir
Pas à pas, longuement, longuement à mourir !

Je distille la joie de te retarder toute
Alors que je pourrais d'un coup d'âme violent

Te délivrer d'attendre et couronner ta bouche.

Ma promesse s'approche : elle est là, tu la sens...

Les grands verrous transis tombent comme des robes
Et tu fuis dans ma vie et l'ombre se dérobe

Et le matin des nuits sur notre amour descend.

XII

Pour Élémir Bourges.

Triste et grand, sombre et beau, vêtu d'humilité,
Ainsi qu'un moissonneur entouré de l'été
Tu es seul sur ta plaine au milieu de tes livres.
Couronné de silence, ô combien tu dois vivre
Infiniment penché sur l'arbre de ton cœur !
La vie a l'air indifférente à ton labeur
Qui gronde comme un fleuve et laisse à son passage
Le souvenir ému de sa course sauvage.
J'ai voulu contenir, ô Jamais Arrêté,
Ta solitude immense et ton rêve emporté

Et j'ai tendu mes bras devant ta vaste aurore
Pour, te retenant mieux, te mieux aimer encore.

Fort de t'avoir volé, car tu te cachais trop,
J'ai couru te porter dans ce pays si beau
Où viennent le soleil et la jeunesse ardente !
Et j'ai dit, rudement, à ceux qui se lamentent :
Regardez celui-là qui est plus grand que vous !
La jeunesse s'est tue et s'est mise à genoux
Et j'ai chanté comme un cantique des cantiques,
Dans le matin doré, le pardon symbolique.

Maître ! le monde est vil, mais nous nous lèverons
Farouches et vainqueurs et le dominerons.
Le jour des exilés, des soumis, des prophètes
S'anime à l'orient ; nous sommes les poètes
Jeunes et vigoureux qui voulons des sommets
Pour ceux qui, trop divins, ne les eurent jamais.
Nons sommes les peupliers de la nouvelle Gaule
Et nous te porterons, Maître, sur nos épaules
Parmi les cris, les fleurs, la joie et les enfants
Qui écriront l'histoire et ton nom triomphant !

Le ciel s'appuiera mieux sur de solides dômes,
Et nous aurons, enfin, les rois de nos royaumes
Les rois simples et forts qui furent ignorés !
Nous aurons des rochers, des coups désespérés
Pour abattre, en jurant, le laurier des idoles

Et ce sera la paix dans notre rage folle,
O Maître, et je serai parmi les bûcherons !

Alors tu pleureras, les mains serrant ton front,
De voir venu le jour qui vint te reconnaître ;
Et tu t'accouderas, pensif, à ta fenêtre
S'ouvrant sur notre orgueil et sur notre horizon.
Et nous serons ainsi ta dernière saison,
Ton verger, ton été qui n'aura plus d'automne,
Ton soir que tout admire et que rien n'abandonne,
Et nous serons tes fils et tu nous béniras,
Et ton travail fini, tu te reposeras...

XIII

Un pas, encore un pas et nous aurons quitté
Les usines qui font les yeux tristes aux villes.
Montons le blanc chemin entre les houx tranquilles
Et pensons à prier au seuil clair de l'été,

Pour que les arbres d'or, nous faisant bon visage,
Tendent à nos désirs les fruits de leur saison.
L'eau claire d'un lavoir s'égoutte ; le village
Attentif et paisible avance ses maisons

Et l'on dirait qu'elles viennent nous reconnaître.
Poussons la porte, amie, et ouvrons les fenêtres,
Afin que l'air du jour chasse l'odeur fanée
Des appartements clos depuis l'hiver des mois.

Le paysage erre en la chambre abandonnée,
Et l'haleine des buis glisse sur les vieux bois.
Descendons au jardin ; portons sur les terrasses
L'appel de la paresse aux sources de midi ;
Couchons-nous dans l'osier, presque à la même place
Pour que j'entende mieux ce que mon rêve dit.
J'écoute... il est léger, il a la voix des feuilles,
Il est amour, il est offrande et je le cueille

Avec mon cœur violent étendu sous le ciel.
Et tandis qu'aux raisins d'une nouvelle treille
J'ouvre la coupe d'or, vous êtes une abeille
Qui jetez sur ma vie une ruche de miel.

XIV

J'ai dans le cœur de la musique et de l'absence.
A tous les deux par deux qui marchent en silence,
Si parallèlement qu'ils ne s'atteindront pas
Je ressemble, et j'en suis plus triste à chaque pas.
J'ai rêvé d'être seul et je suis le partage.
Ma vie et ma pensée sont les petits villages,
Trop près pour s'ignorer et trop loin pour s'unir,
Qui se regardent, se verront un jour mourir
Sans avoir pu se rencontrer sur une route.
Ces chemins qui s'en vont me séparent ; j'écoute

Les deux voix d'horizon chantant à mes côtés
Et je gravis, en ce milieu, mon long été,
Miroir de ma jeunesse encombrée et soumise.
J'ai posé sur le sol où mes jambes se brisent
Mon bâton, mon amour et mon sommeil ardent !
Mais les matins nouveaux pareils à ceux d'avant
N'ont pas changé mon pas dans les plaines jumelles
Et je marche dans l'encombrement de mes ailes !

XV

Plutôt que de distraire et ton songe et mon cœur,
Je fermerai la porte et te laisserai seule.

Dans la chambre à côté, je fuirai sans rancœur
Et mon travail m'écrasera comme une meule.

Tu te réveilleras quand je serai parti
Et, croyant qu'il n'est que le sommeil pour se joindre,

Tu mettras sur la vie un geste anéanti
Et tu refermeras tes yeux las sans te plaindre.

Le mur qui nous sépare est léger malgré nous ;
Ton cher sommeil et mon poème sont deux frères

Qui voyagent chacun dans un pays plus doux,
Mais qui portent en eux de semblables prières.

Etre si loin toujours et tant se retrouver !
L'exil est un mensonge et c'est bonheur qu'on l'ose,

Puisque dans le jardin du temps il faut lever,
Ses bras contre la haie pour dérober les roses.

XVI

Ni le thé d'or qui fume et ni le tabac blond
Et ni la tiède odeur des vieux meubles le long
Des murs lourds de portraits, d'étoffes et d'images
Et ni la glace ancienne et si morte aux visages,
Ne furent le plus cher accueil que je reçus.
J'ai souvenir non des poètes aperçus,
Non de Schumann et de sa musique trop belle,
Mais plus de l'ombre ardente et de mon cœur fidèle
Rôdant en l'atelier sous les lampes en fleur.
O douce après-midi de février, grande sœur

M'apportant le désir de me construire un songe
Peut-être mensonger, mais beau comme un mensonge !
Je peusais au profil des femmes qui, là-bas,
Se noyaient dans un manque de jour et tout bas !
Je les rêvais docilement et une à une
Je les mêlais au clair de mon âme de lune.
Mon exil ne dura qu'éternellement peu
Car, ne se souciant d'un solitaire aveu,
Avec des mouvements lents de robes qui rampent,
Elles venaient, sans bruit, se montrer sous les lampes.

XVII

A Edmond Jaloux.

Je me suis tu
Quand on parlé Khoa et Thu,
Les deux huyen en robes de soie,
Dans la maison des annamites
Pleine de grands Boudhas et de femmes petites.
Leur voix
Faisait comme le vent quand il pousse une feuille.
Je me croyais derrière une fenêtre
Alors que je cueille
Au printemps clair des frissons bleus et des bruits d'ailes
Etque les abeilles entre elles

Font des sonates à la ruche.
Le jour parfumé d'or n'était blanc que d'ivoires
Et la voix des huyen crissait comme la moire,
Le satin noir et la peluche.
Dans ce coin d'Orient, de mandarins-pachas,
Je pensais aussi à des chats
Venant miauler la langueur triste de leur peine
A des chattes qui se promènent
Au clair de lune.
Et c'était doux, parmi la douceur de l'été,
D'être à l'ombre de leur chair brune,
D'entendre leur musique et de boire leur thé.

Maison de thé à l'Exposition.

XVIII

Sur l'or tressé des chaises-longues
Je couche ma bonne paresse
Enveloppée du jour qui baisse
Et du soir qui vient à la longue.

Je ne fais rien qu'écouter l'heure,
Pleine de vent et de musique,
Qui passe l'archet angélique
De sa voix sur les pins qui pleurent.

Et c'est doux comme des mains jointes !
Je mets le ciel comme des anses
A mon cœur vibrant de silence
Enguirlandé de mes joies saintes.

Joie de rester tout aux écoutes
Du sommeil des blés et des vignes,
Des clochers loins qui sont des signes
De croix sur les âmes en route !

Joie de voir s'en aller la vie
Et de courir jusqu'à la chambre,
Tantôt !... La chaise-longue est d'ambre
Sous la lune qui l'a suivie.

Je sens mes peines désarmées,
Je me lève pour encore vivre,
Car autour de mon grand cœur ivre
Il est des choses tant aimées !

XIX

Pour ma sœur.

Comme l'on tend ses bras vers l'aube qui se dresse,
Tu t'élanças dans le matin de ta jeunesse,
Heureuse de quitter cette robe d'enfant
Qui te laissait petite et que je crus longtemps
Etre la seule amie que je devais connaître.
Maintenant tu t'en vas, en n'osant plus permettre
De deviner ton cœur qui lui-même a grandi.
Où sont les songes blancs des premiers paradis
Enveloppés d'espoir à l'odeur de chapelle?
Où sont les pas silencieux des sœurs fidèles
Dont les mains dégantées t'amenaient au parloir?

Aujourd'hui, tendrement, c'est toi qui vient me voir
Car plus libre et moins mien ton âge me remplace !
Tu me trouves debout devant l'heure qui passe.
Pourquoi l'aîné te dira-t-il qu'il a vieilli
Quand la jeunesse est le soleil qui l'éblouit ?
Je suis pourtant blessé, jaloux de toi si belle
Qui semble me pousser dans le temps qui m'appelle.
O comme tu me fais âprement souvenir
Qu'ayant vu ton berceau, tu me verras mourir !
Ne dis pas non, ne dis pas non... Je sais la vie...
Et je t'aime, ma sœur, autant que je t'envie.

XX

Pour Stuart Merrill.

Je vous écris ce soir d'octobre, avant dîner,
Devant le clair repos des champs abandonnés,
Sur la terrasse du dimanche et des platanes
Où brille le vieux puits, auréolé de fanes.
J'ai reçu votre livre et je l'ai près de moi
Ainsi qu'un visiteur dont m'enchante la voix.
Le soleil va mourir et les pins ont encore
Des rayons accrochés à leurs branches sonores.
Il me semble, Merrill, que le ciel est pour vous
Tant il est apaisé, mystérieux et doux.
Si vous saviez combien la campagne est humaine,

Comme elle reconnaît l'ami qui s'y promène,
Comme elle est amoureuse au poète qui vient !
Je vous écris avec mon cœur qui me soutient,
Oppressé de douceur, de plainte et de musique;
Je ne suis pas un état d'âme qu'on explique
Et ne sais le pourquoi qui pourra formuler
Ma peine et mon bonheur tendrement enroulés
Autour des mots et des pensées de votre livre ;
Mais je comprends, Merrill, que les vers fassent vivre
Et qu'on puisse mourir de les avoir trop lus !
Si vous étiez celui par qui je ne suis plus
Quelque jour dont j'entends s'avancer le jeune âge ?
Je vous écris ce soir tandis que le visage
De la nuit s'est penché déjà sur mon cahier
Et l'ombre vous trahit sans que vous le sachiez...

XXI

Au Roi Alphonse XIII d'Espagne.

Pitié ! pitié ! Vas-tu, du sang des libertés,
Eclabousser et ta jeunesse et ta couronne,
Et marcher, de tes pas que la gloire environne,
Dans l'air d'un jugement qu'Il n'a point mérité ?

Pitié, pitié pour lui ! Le ciel de ton Espagne
Est comme un lys d'airain que tu ne peux tacher,
Car le cœur angoissé des peuples s'est couché
Contre le sombre écho qui passe tes montagnes.

Le blé mûrirait rouge en la terre du blé !
La Méditerranée aurait d'ardentes vagues !
Tes filles, à leur doigt, ne porteraient en bague
Que d'étranges rubis dans leur anneau scellés !

Vas-tu faire affluer la grande nuit d'orage
Où l'aigle, de son vol battant l'Escurial,
Déchirera ton front sur le tombeau royal ?
Vas-tu faire couler la haine davantage ?

Pitié ! Pitié ! Déjà, comme un chêne abattu,
L'Apôtre est dépouillé parmi la forteresse.
Et tandis qu'il s'en va, le monde et ma détresse
Contemplent, à genoux, tout un espace nu.

Alphonse Treize, ô Roi, sois le roi de sa vie !
Garde l'hermine blanche au creux de ton manteau
Où viennent se blottir, purs, frémissants et beaux,
La Reine et les Infants et l'Espagne attendrie.

Pitié ! pitié ! pose tes mains sur les verrous ;
Fais tomber les fusils qui brillent aux épaules ;
Que l'olivier de paix soit greffé sur le saule
Et que les plaines d'or soient vierges devant nous !

Tu le verras alors, innocent et superbe,
Au bord de tes regards s'agenouiller trois fois ;
Et tu verras aussi — les rapprochant de toi —
Son cœur et ta bonté liés comme une gerbe.

Pitié, pour les matins qu'il ne reverrait pas !
Pitié pour le soleil et pitié pour toi-même,
O Roi ! Que les rayons nimbant ton diadème
N'éteignent leurs clartés en descendant trop bas !

Et pitié pour nos sœurs mutilées et désertes !
Pitié, pitié pour tout, Alphonse Treize et Roi !
Devant nos yeux se dresse un horizon en croix,
Que la nuit soit fermée et les portes ouvertes.

Un vaste cri de joie épuisera le cri
De douleur, que jeta la terre fraternelle,
Et le bonheur encor écartera ses ailes,
Oiseau majestueux que tuauras nourri.

Que seraient tes sommeils s'ils se couchaient dans l'ombre ?
Que seraient nos espoirs s'ils n'étaient entendus ?
Que serait notre cœur s'il était abattu ?
Que serait ton orgueil si ton Espagne sombre ?

O Roi, fais ton ciel pur et fais divin ton front!
Chasse, de tes sommets, le crime et les nuages,
Que l'histoire soit noble et splendide la page
Oú brilleront les pleurs de ceux qui la liront.

12 Octobre 1909.

Les Poèmes de la Route

PROVENCE

A Alfred Lombard.

Chaude comme un été dans l'été de ses fleurs,
Ceinte de pins courbés et d'oliviers qui montent,
Sept fois nue au soleil qui l'épuise et l'affronte,
Pieuse des cités détruites sur son cœur,

La Provence, qui tient entre ses bras le Rhône
Et partage son corps entre l'aube et la mer,
A des gestes si beaux et des parfums si clairs
Qu'elle semble donner l'abondance en aumône.

Ses fruits sont des matins qui mûrissent trop tôt,
Ses plaines ont l'ardeur des filles que Septembre
Ramène vers les mas quand les vignes se cambrent.
L'argile et la moisson saignent de ses côteaux.

Ses routes, unissant le repos des villages,
Sont de longs mois de Mai parmi des peupliers blancs,
Et le pas des rouliers qui résonne à ses flancs
Guide le pas des roues qui creuse davantage.

Ni le bouclier de Rome et ni le lys d'Anjou
N'ont emporté son cœur ni dévasté sa gloire
Car le soleil tourne la page à son histoire.
La Provence a couché la terre sur la joue

De la Grèce sa sœur qui porte des amphores
Dans le lit plein de blé qui passe les pays.
Sa tendresse est dorée et son ciel ébloui,
Son sommeil a l'aspect des silences sonores

Que les étoiles créent aux appels de la nuit.
Navire débordant, Cérès est à la proue ;
L'horizon lumineux l'encercle de sa roue
Et son jardin est une coupe d'or qui luit.

Provence, rose ardente au bouquet de la France,
Couronne, avec l'éclat d'Aix et d'Arle en fleuron,
Emus des chères mains de ceux qui s'en iront
Tes enfants recevront l'héritage ! Provence,

Une immortalité palpite dans tes yeux,
Les chariots ne pourront épuiser tes vendanges
Et tes ports bleus restent ouverts comme des granges
Près des hommes jaloux et beaux comme des dieux.

ROUTE EN PROVENCE

Tissée avec la pioche et les bras nus des hommes,
Sur le métier ardent des pays qui sont comme
Les ruches de soleil creusant l'ombre des pins,
Jamais lasse et toujours éternelle aux matins,
Familier fleuve blanc qui roule des charrettes,
La route, infiniment s'allonge et sous les crêtes
A l'air en des moments de s'arrêter un peu.
Contournant le repos des cimetières bleus
Penchés sur le grand cœur étendu des montagnes
Elle reprend et l'on dirait, sur la campagne,

Un pas de voyageur tranquille et reconnu.
Des amandiers ploient leur douceur sur son corps nu ;
C'est le cortège frais des arbres qui l'emmènent
De village en village où les maisons s'enchaînent
Pareilles à des sœurs qui ne se quittent plus.
Parfois, quand la journée est chaude et qu'il a plu,
Elle est un linge encore humide qu'on écrase.
A la nuit, sur sa robe à traîne qui s'évase,
Viennent les chemineaux, dont les yeux égarés,
Les lourds souliers à clous et les bâtons ferrés,
Amoureusement fous, crucifient son visage.
La route ira si loin qu'elle n'aura plus d'âge
Lorsqu'elle aura monté la courbe des pays
Reposés dans la vigne et toujours éblouis !

LA SOURCE A DEUX

Je retourne d'aimer. J'ai sur mon cœur les traces
Des gouttes de parfums que l'on a répandus !
Je ploie avec douceur sous un poids qui s'efface
Et je crois que c'est Mai, de ses deux bras tendus,
Qui vient me recevoir au couchant de la route.
Je ne lui dirai pas que la Source était nue,
Que, prête, elle attendait et qu'au soir je l'ai toute
Epousée. O cela je ne le dirai pas
Car Mai, comme un jaloux, à l'aube revenue,
M'abîmerait la bouche et me tordrait les pas !

J'ai trompé le Printemps qui m'ouvre sa maison!
Je m'aime d'avoir su, pareil à la saison
Claire d'œillets teintés et de roses ardentes,
Faire venir à moi le cœur de l'eau courante !
Mai s'est assis dans l'ombre et garde dans ses yeux
La paix tranquillement montante de son âme:
Je sens qu'il va parler de la Source, je veux
Ne pas savoir comment demain il la verra,
A l'heure d'or liquide où descendent les femmes,
L'amphore sur la tête et les enfants aux bras ;
Et je tourne le cœur et suis le pas des lampes
Qui mènent leurs rayons vers la Maîtresse à deux ;
Mai n'ose plus penser qu'un jour le rend plus vieux,
Que l'éternité bleue va le marquer aux tempes,
Que je vais rester seul à vivre mon Été
Avec la nudité rieuse de la Source,
Que, tandis qu'il prépare une dernière course,
J'attelle les chevaux qui doivent l'emporter !

JEUNES FILLES A LA CAMPAGNE

Ni le soleil les blesse et ni l'ombre les chasse,
Elles tiennent, le jour et la nuit, cette place
Qui est bien à la vie et que l'on croit au cœur ;
Elles sont de toute heure et de tous les bonheurs ;
On ne pourrait les imaginer infidèles
A la joie innocente et qui leur fait des ailes.
Le matin les anime et le soir les attend ;
Leur grâce qui mûrit trouve au seuil du printemps
Le baiser de l'allée et l'étreinte légère
De la main d'un ami dans leur main d'écolière.

Elles ont mille amours et mille fiancés,
Leur livre de prières est le jardin pressé
Des roses de France que l'on cueillit pour elles ;
Chaque page à sa fleur et chacune est fidèle
A se faner sans altérer le souvenir
De ce qu'elle rappelle et que l'on doit chérir.
Leurs pensées puisent l'eau des fontaines limpides
Pour en faire un lac bleu dans leur tête un peu vide ;
Elles sont romantique, assez pour décorer
Le chagrin sans motif qui les fera pleurer
Lorsqu'elles rentreront, tardives, dans la chambre
Aux odeurs de raisins que ramène Septembre.
Contre la lampe basse elles ont lu « René »
Et s'en confesseront le samedi sonné,
Car elles communient aux aubes du dimanche.

Voici le char-à-bancs plein de leurs robes blanches
Les menant de l'église au portail entr'ouvert
Sur la route qui passe et qui va de travers.
La campagne est luisante et les pommiers s'affaissent
Sous le poids indolent des pommes qui se pressent.
La vieillesse de l'arbre est sa maturité.
Les jeunes filles ont, sur les branches, jeté
Leurs bras nus et les fruits leur couronnent la bouche.
Les buis, vers la maison, sous les tilleuls se couchent ;
Les épagneuls joyeux ont salué de bonds

Leurs maîtresses venant avec leurs cheveux blonds
Dans le vent, la lumière et midi qui les couvrent ;
On dirait les Monet qui ne sont pas au Louvre !

La table de noyer que l'on dresse avec soin
Sous le murier, qui fait une voûte en un coin,
Semble attendre en riant la guirlande prochaine
Des fleurs qu'elles mettront entre les porcelaines.
Elles cueillent la faim parmi les pains dorés.
Le paysage heureux paraît évaporé
Qui tend l'horizon clair à leur âme d'abeille.
On sort, comme d'un nid, les pêches des corbeilles...
Fleurs et fleurs ! fruits et fruits ! Et la terre et le ciel
Sont une ruche en feu délirante de miel !
Tantôt elles iront par les serres, languides,
Rejoindre au cœur des pins à la résine fluide
Les hamacs onduleux dont les mouvements clairs
Rappellent les départs en rappelant la mer.
Elles s'étendront là et leurs formes, peu lourdes,
Feront faire aux hamacs une petite courbe.
Puis elles étreindront le sommeil dans leurs bras.
Puis elles rêveront, puis je viendrai ; mon pas
Ne troublera, léger, la maison de leur songe ;
Je les regarderai ; les branches, où s'allongent
La paresse du ciel et des après-midi,
Sauront ce que je pense et que je n'ai pas dit.
Je les regarderai ; mes doigts ouvrant un livre,

J'aurai l'air d'être moins attentif à mieux suivre
Leur visage au repos embrassé par le vent,
Et tandis que leur jeune cœur, se soulevant,
Fera battre la guimpe au rythme qui l'oppresse,
Viendront de blancs chevaux emporter ma jeunesse !

L'ERMITAGE DE SAINT-JACQUES

A Mademoiselle M.-Th. Jouve.

Et nous sommes montés dans le cœur du matin
Jusqu'au grand faîte clair de la montagne blanche,
Et nous avons, dans la lumière en avalanche,
Poussé le vieux battant de l'Ermitage hautain.
César de Bus a salué, de ses images,
Notre venue, notre silence et nos visages
Penchés sous le regard fané des bois anciens.
Et comme un peu d'amour à l'affection qui passe,
Les cuivres patinés et les pierres très lasses
Ont eu le geste ardent de leur passé païen.

Nous avons tout connu : l'autel et la citerne
Et le bois de cyprès dans la petite cour
Et le mur bas, pointu, caillouteux qui le cerne
Et le midi du ciel dans le midi du jour !
Avec l'horizon clair nous avons fait des ganses :
Saint-Jacques, Saint-Didier, Luberon, la Durance
Se sont mêlés longtemps dans le parc de nos yeux.
Nous avons dévasté des routes éternelles,
Et, pèlerins émus qui retournent des cieux,
Nous traînons, après nous, l'ombre d'une chapelle.

LA FONTAINE MÉDICIS

A Mario Meunier.

Les guirlandes de lierre autour du bassin vert
Font une fête triste aux jeux d'or de l'automne
Que Galathée, dans le bruit d'eau qui la couronne,
Regarde de ses yeux déjà cernés d'hiver.

Mais les bras nus d'Acis sont toujours grands ouverts ;
Le rocher, que les mains du géant emprisonnent,
N'a pas enseveli l'amour qui s'environne
De l'abri coutumier du jardin et de l'air.

J'ai, comme ces amants de pierre et de légende,
Une ombre sur moi-même et qui se fait plus grande
Chaque fois que s'approche une rose à mon cœur.

Je suis inquiet dans ma tendresse et dans mon âme
Et j'ai peur non pour moi, mais bien pour cette femme
Dont la vie m'est plus chère encor que mon bonheur.

LE TILLEUL

Les mains au bout des bras blancs
Cueillent les fleurs du tilleul;
Il fait soleil dans l'arbre
Et l'on dirait que les bras nus comme des marbres
Soutiennent le poids indolent
De l'air blond dans le blond tilleul.

Je n'oublie pas les cheveux d'or
Qui gonflent dans la corbeille,

La corbeille d'osier mort
Dans laquelle mes doigts vont comme des abeilles.

Je n'oublie pas les cheveux d'or
Qui me parfument
Et qu'on mettra dans une tasse bleue qui fume,
Le jour où je serai malade,
En venant voir, du coin des portes, si je dors.

Je croirai que dans la chambre
— Le jour où je serai malade —
On secouera le grand tilleul
Des promenades,
Le même que je vois dans cette clarté d'ambre
Pâle du geste des bras nus.

Je guérirai mon cœur dans des odeurs de miel
En pensant au matin, à cet arbre, au ciel,
Tout en ne sachant pas ce qu'ils sont devenus.

L'ABANDON

L'hiver nous a fait fuir par la petite porte
Sur laquelle grimpa le rosier déjà mort ;
Nous avons verrouillé la maison qui s'endort
Sous les feuilles blessées du vent qui les apporte.

La cloche des adieux, aux jardins que l'on quitte,
Sonne des coups profonds dans l'air du chemin nu
Où, portant de l'Été le cœur qui ne bat plus,
Nous cherchons à ne point l'éparpiller trop vite.

Autre relique, autre chagrin que le temps laisse,
Il vit au fond de nous le vaste souvenir
Des vergers et des fruits qui tardaient à mûrir
Sur la terre joyeuse au soleil qui l'oppresse.

Voici les oliviers pâles et le visage
Ardent du blé couché par l'éclatante faux,
Et voici la terrasse et voici le jet d'eau
Qui pleut d'en bas la pluie étroite qu'il étage.

O cœur harmonieux redisant la paresse
Que nos bras ont serrée à l'ombre du grand pin !
Je poursuis doucement un rêve qui s'éteint
Et j'évoque, à jamais, un livre que je laisse

Ouvert, comme un symbole, à la page trop lue
Sur ce banc alangui que nous avons quitté.
Si nous fuyons, du moins reste à pleurer l'été
Poème de Samain, dont l'âme revenue

Doit être la dernière sœur de la campagne !
Par la petite porte, où le rosier grimpa,
Ne rejoins pas ma vie quittant à tristes pas
Ce jardin mort que tes vers simples accompagnent !

Je te laisse le corps de ce cœur que j'emporte,
Le tien, très douloureux, le remplacera bien,
Et si, du bel Eté, mon souvenir revient,
Je regretterai moins d'avoir fermé la porte.

SOIR

A Charles Vivès-Apy.

Le grand mûrier a mis son ombre sur la porte...
La fragile lueur des lampes qu'on apporte,
Glisse dans la maison la preuve de la vie.
Le coucou dans l'horloge innocente et vieillie
Tombe l'heure et distrait le zèle des servantes
Qui rentreront le linge avec des pas qui chantent,
Avant de regagner leur chambre sous le toit.
Comme une source proche et lointaine à la fois,
Le retour des bergers encombre la veillée ;
Leur sifflement sous la fenêtre entrebaillée

Passe et semble mourir sur les lourds volets verts ;
Dans la salle a manger on lève le couvert ;
Les grands chiens roux viennent roder contre la table ;
L'armoire où l'on détient les beaux fruits innombrables
S'ouvre en grinçant pour recevoir les compotiers.
Des assiettes, portant des décors familiers,
Luisent sur le bois nus des panetières closes,
Parmi les broderies et les bouquets de roses
Que posèrent ici des femmes en entrant.
Et le soir continue son geste pénétrant
Sur la courbe des yeux que le sommeil approche.
L'Angelus — le dernier — soupire dans la cloche
De l'église, là-bas, que l'on a visitée
Le matin, car c'est un beau dimanche d'été
Qui finit plein d'odeur de buis et de prières...
Les doux bonsoirs dans les caresses coutumières
S'égrènent et l'on va prendre les chandeliers
Disposés sur un meuble au seuil de l'escalier.

RENCONTRE

A Paule Lizaine.

C'est bien ici. Le haut portail est clos encore
Et le fond du bassin a bu lentement l'eau.
Les volets ont des marques de pluie sur le dos
Et le grand seuil n'a plus le banc qui le décore.

Je n'entre que des yeux, appuyé sur la grille,
Dont les premiers barreaux sont dans les bras du lierre ;
Et je pense, dehors, à la saison dernière
Et claire en moi comme une lampe qui vacille.

O les étés d'amour qui ne reviennent pas !
La maison couvre tout : sa musique, ses pas
Et le geste orgueilleux de la table servie.
Le cher passé ainsi qu'une glace ternie

Me renvoie doucement mes images du cœur
Pareil au rosier mort qui garde son odeur.

L'ÉBOULIS

Les lourds rochers disjoints par l'étreinte des mines
Eclaboussent de cris la route frémissante
D'où le carrier paisible et fort suit l'éboulis.
Mer que couvent les pins blessés et la résine,
Sang fertile et profond, la terre des collines
Ruisselle abondamment et semble une Bacchante
Ecrasant le bonheur des grappes sur un lit.
J'ai vu le cœur ouvert et frais de la montagne,
L'argile et le soleil confondre leur lumière,

Les oliviers meurtris se tasser en tremblant,
Le carrier revenir comme un vautour, la terre,
Lasse enfin, s'apaiser sous l'ombre qui la gagne
Devant les jardins clos vêtus d'amandiers blancs ;
Et j'ai vu la route, chemineau infini,
Juif-errante, passer et repasser immense
Et j'ai vu l'éboulis aussi de ton silence
Ouvrir ton âme blanche et m'y creuser un nid.

Kléis

Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !

JEAN RACINE.

PERSONNAGES

Kléis.	Mlle Eve FRANCIS.
Mélitta	Mlle Jane BARELLA.
Phanès	M. R. JOUBÉ.
Le marchand phocéen .	M. BACQUÉ.

JEUNES FILLES.

EN ÉGYPTE, AU TEMPS D'ALEXANDRIE

Musique de scène de GABRIEL-MARIE

Représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre d'Athéna-Niké
le 4 Juillet 1909

Kléis

POÈME EN UN ACTE

A PAUL BARLATIER

et à son Jardin où il y a un Temple.

KLÉIS

Une terrasse, des palmiers ; au fond, la maison de Rhodope et le Nil. — Un matin de l'arrière saison. — Au lever du rideau, Kléis pensive et découragée est assise sur un banc de pierre. A ses pieds le Marchand Phocéen étale ses bijoux et ses étoffes, pendant la durée du chœur des Jeunes Filles.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Comme au printemps la terre est mûre,
Comme avant l'âge l'heure est pure,
Notre jeunesse est un verger ;
Mais passera, farouche et dure,
La charrue à la faux trop sûre
Qui creusera le sol léger.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Nous naissons pour porter nos peines
Et les sources et les fontaines
Comme nos pleurs pleurent leur eau
Et sur le corps mouvant des plaines,
Nous fleurirons telles des reines,
Mais des reines dans des tombeaux.

LE MARCHAND

Du repos des rouliers aux fatigues des barques,
De l'esclave qui cueille à l'homme qui débarque,
J'ai parcouru la terre où descendait de l'or
Et j'ai fait la vendange et te l'apporte, au bord
De mes mains retournant l'orgueil de mes voyages.
Regarde ! C'est un coin de joie où ton visage
Peut reposer le désir vierge de ses yeux,
C'est un jardin venu des routes et qui, mieux
Que la serre attentive et le verger docile,
Ayant connu tous les pays est comme une île
A l'heure, où sur ses flancs, se mélangent les mers.
Regarde ! C'est un cœur d'automne, recouvert
D'ardents soleils emprisonnés qui s'éclaboussent !
Vois ces colliers d'argent sur ces nattes si douces
Qu'il semble que l'on met ses doigts dans des troupeaux !
Vois ces colliers d'argent sous tes cheveux plus beaux

Et pèse le reflet de ces pierres qui luisent !
Celle-ci sort des mains d'un marchand d'Aphrodise
Et cette autre des mains d'un batelier du Nil.
Regarde ces éclats de lune et de béryl
Et ces riches tapis de Sardes et ces robes...
Pourquoi, Kléis, tes yeux toujours qui se dérobent ?
Ton regard n'est-il point de l'âge des bijoux ?

KLÉIS

J'ai des colliers au cœur et n'en veux point au cou ;
Pour se parer il faut être sûr qu'on attende...

LE MARCHAND

Des femmes de Memphis voulaient que je leur vende
Ces bracelets de corallines et vingt fois
J'ai refusé de les laisser, pensant à toi !
Car si chaque matin m'accordait la couronne
De son aube qui tremble et de ses pas qui sonnent,
Du ferment de clarté mûri sur ses bras nus
Je te la porterais comme je suis venu,
Dès aujourd'hui, par la chaleur, depuis Canope...

KLÉIS

Je ne veux rien.

LE MARCHAND

Pourtant quand ta mère Rhodope
Vivait, tu voulais bien regarder quelquefois ?

KLÉIS

Quand ma mère vivait j'étais petite et toi
Tu ne pouvais m'offrir que d'humbles amulettes.
O jeux de mon enfance ! ô jeux, combien vous êtes
Ensevelis parmi ces terrasses sans bruit !
J'étais petite et tu n'étais pas riche, puis
Mon âge ne portait que mon âge et l'on change !
Je ne veux rien... Va ne t'arrête plus et range
Pour d'autres le désordre ardent de ces trésors :
L'étoffe harmonieuse et la chaîne où pend l'or
Et ces bagues qui sont des baisers d'eau meurtrie...

LE MARCHAND

Prends cette pierre !

KLÉIS

Non.

LE MARCHAND

Cette écharpe qui crie,

De toutes ses couleurs, le désir fou qu'elle a
De ployer sur ta taille et traîner sur tes pas.

KLÉIS

Non.

LE MARCHAND

Choisis.

KLÉIS

Non.

LE MARCHAND

Parmi ces médailles gravées,
Et ces coffrets de jade, où l'âme est incurvée
Des parfums précieux qui pressent leurs parois.

KLÉIS

Je ne veux rien encor... je ne veux rien de toi,
Tu donnes pour ce que déjà tes yeux achètent !
Quand ma mère vivait, tu venais à la fête
De ma jeunesse ; elle est passée, elle est si loin
Que pour m'en éloigner moins vite, j'ai pris soin

De nouer à sa fuite un écheveau qui flotte
Dans l'ombre de ma vie où mon destin sanglote.

LE MARCHAND, résigné

Adieu pour aujourd'hui...

KLÉIS

Adieu longtemps ! Mon cœur
En dictera la fin si passe le bonheur.

(Le marchand ayant ramassé ses trésors sort lentement et rencontre Mélitta qui l'interroge).

MÉLITTA

Que caches-tu ?

LE MARCHAND

... Le sais-je !

MÉLITTA

Et les robes promises ?

LE MARCHAND

Je n'en ai point.

MÉLITTA

Comment ?

LE MARCHAND, ironique et douloureux.

Kléis me les a prises...

MÉLITTA, à Kléis.

Où sont-elles, dis-moi, ces robes du marchand ?

KLÉIS

Voulant me les donner trop vite, et le sachant,
J'ai refusé de les garder.

MÉLITTA

Pourquoi ?

KLÉIS

Peut-être

Parce que n'ayant pas le désir de les mettre
J'ai voulu qu'elles aillent à d'autres qu'à moi.

MÉLITTA

Il m'a trompée, alors ? je cours...

KLÉIS

Non, assieds-toi
Un instant ; j'ai besoin du rire que tu portes.

MÉLITTA

Mais...

KLÉIS

Je te donnerai mieux que ce qu'il emporte.

MÉLITTA

Des bijoux ?

KLÉIS

Des bijoux.

MÉLITTA

Tu le promets ?

KLÉIS

Enfant,
Ne faisant que songer à ce que me défend
D'accepter une amertume qui me supplie !

MÉLITTA

Que dis-tu ?

KLÉIS

Rien,

MÉLITTA

Ta nuit fut heureuse ?

KLÉIS

Infinie.....

MÉLITTA

Pas de sommeil ?

KLÉIS

Pas de sommeil ; mais sur mes yeux
Une petite grille où s'agrippait bien mieux
Mon cœur qui est un cloître où se glissent des ombres.

MÉLITTA

Viens jouer !

KLÉIS

J'ai trop peur que ma tristesse encombre
L'ingénuité des jeux qu'assembleront tes mains.

MÉLITTA

Tu ne veux pas ?

KLÉIS

Nous nous amuserons demain.

MÉLITTA

De chaque jour à chaque jour tu me renvoies ;
Ma joie est une vitre et tu brises ma joie !

A te voir on croirait que tu fis le serment
De coudre des chagrins à ton âme qui ment.

KLÉIS

Es-tu bien sûre qu'elle mente ? Es-tu bien sûre
Que je rêve en portant le poids de ma blessure ?

MÉLITTA

Dis-moi ta peine ?

KLÉIS

Et puis ?.....

MÉLITTA

Je la consolerai...

KLÉIS

Petite Mélitta, très bonne, quand j'aurai
Raconté ma douleur, pareille à une histoire,
Tu m'en voudras d'ôter encore à ta mémoire
Le moment de plaisir qu'aura pris mon récit.

MÉLITTA

Dis quand même pour voir s'il me plairait ?

KLÉIS

Non.

MÉLITTA, suppliante

Si ?

KLÉIS

Il se nommait Phanès et venait voir ma mère ;
C'était au temps fait de musique et de mystère,
Où, sur notre maison, un pavillon léger
De son flottement clair appelait l'étranger,
Ce jeune homme était Grec et ma mère Athénienne ;
Et quelquefois — pourquoi faut-il qu'il m'en souvienne ! —
Quelquefois, auprès d'eux, je restais près de lui
Lorsque descendait l'heure et que montait la nuit.
Les sources, goutte à goutte, et les oiseaux sauvages
Jetaient des cris au soir comme au dernier visage
Qui ramasse, pour l'emporter, la fin du jour.
Et Phanès, doucement, faisant ses doigts moins lourds,
Les laissait fuir, sur mes cheveux, en des caresses.
Je n'ai rien oublié de ces doigts dans mes tresses
Car déjà j'étais grande en mon âme d'enfant !
Cent fois il me conta des contes triomphants
Et je redemandais ces moissons héroïques
Pleines d'hommes d'airain et de dieux magnifiques,

Ces moissons de combats où mes yeux s'emplissaient
D'extase et de terreur lorsqu'il recommençait !
Je n'ai rien oublié des gestes, des paroles,
Ils fleurissent la pente où je cours et m'affole,
Sur mes pas je les sens et les entends toujours !
Phanès est en mon cœur prisonnier d'un amour
Qui a crû, tel un arbre, au soleil des années.
Ainsi que la saison qui meurt, je suis fanée
D'avoir amoncelé trop de bonheur en moi.
Il était fort ! J'étais comme un rêve aux abois !
Il passait sans savoir ce qu'il laissait de trace
Sur mon enfance neuve et multiple et vorace.
Il passait !... Il passa devant mes bras tendus,
Puis il fut exilé, puis je n'ai plus rien su...

MÉLITTA

Je comprends... je comprends très bien... tu es pareille
A la ruche que déserteraient les abeilles.
Il faut construire à ta jeunesse un autre nid !
Viens ! nous arrêterons ce qui n'est pas fini,
Cette route où tu crois que la peine s'allonge...
A mon tour, je te raconterais tous mes songes !
Ils ont des ailes de mouettes... tu verras...
Et tes chagrins riront et tu les oublieras.
Viens ! je sais un jardin solitaire où l'on trouve
Sous de hauts peupliers blancs des lotus bleus qui couvent.

Viens ! je sais un jardin qui est comme un ami !
Viens ! tu dois me donner ce que tu m'as promis.

KLÉIS

Allons ! puisque ton cœur et mes bijoux appellent,
Mais si mon corps te suit, ma douleur m'est fidèle.

(Pendant et après la sortie de Kléis et de Mélitta).

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Des fenêtres, j'ai vu la mer ;
Et l'horizon était couvert
Des voiles pourpres d'un navire.
Aborde-t-on l'île d'hiver,
Ou la tempête, ou le désert,
Et faut-il qu'au port on chavire ?

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Que viendra cueillir l'étranger ?
Le fruit aigre dans le verger
Ou la fleur triste entre les pierres ?
Le Nil est lent, l'air est léger

Et voici que le naufragé
Croit atterrir dans la lumière!

PHANÈS

J'ai reconnu le seuil et rencontré la route ;
Les aubes sont encor de palpitantes voûtes,
Les palmiers sont toujours de verts et grands jets d'eau
Et le jardin semblable est semblable au repos.
Mon exil n'a plus d'âge en retrouvant là même,
Cette terrasse où le matin s'appuie et sème
Des nappes d'or, où j'ai vécu de tout mon cœur
Près de la bonne hôtesse et près de mon bonheur.
Jeunes filles, je viens d'Athènes et les voiles,
Le jour pleines de vent, la nuit pleines d'étoiles,
Aidaient mes beaux rameurs à s'approcher de vous !
Les monts Lybiens étaient de grands géants debout
Dressés devant nos yeux lorsque nous atterrîmes.
Nous avons salué, glorieux sur les cîmes,
Le soleil de l'Egypte et le soleil du port.
Les mariniers, sur eux, portaient l'écume encor
Des Méditerranée ardentes et farouches
Qui gravaient des baisers de sel à notre bouche.
Si j'ai dormi la nuit, c'est sans doute à l'avant
Car il me tardait trop de voir, se soulevant,
Mon gouvernail heurter le palais de Charites.
Je suis Phanès, ô jeunes filles, et j'habite

Déjà votre maison ! cette terre est la sœur
D'Athènes que je quitte et voici tout mon cœur !
L'Hellade altière joint une Hellade attendrie
Et la mer n'est qu'un monde entre mes deux patries.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Toi qui reviens, portant la gloire
De ta jeunesse en ta mémoire,
Pour qui pris-tu l'essor du temps ?
Les Parques ont eu leurs victoires
Et les vautours aux ailes noires
Ont enseveli le printemps.

PHANÈS, hésitant et troublé.

Ainsi, vous n'êtes pas de bonnes messagères
Vous qui passez ? vous dont la voix est la première
Que j'entends depuis les longs flots qui me parlaient !
Ainsi, vous n'êtes pas les bras qui me voulaient ?
Ceux auxquels je rêvais comme à la maison neuve
En approchant de votre vie et de ce fleuve ?
Que m'apprendrez-vous donc, vous que je sens déjà
M'engloutir quand, si tard, la mer me protégea !

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Toi qui reviens, Rhodope est morte
Le beau grain que l'orage emporte
Ne mûrit que des souvenirs ;
Et nos larmes prêtent main forte
Au destin qui ferme la porte
A la joie qui voudrait sortir.

PHANÈS

(Un grand silence, puis Phanès accablé
s'appuiera au banc de pierre).

O ma douleur ! lampe que je croyais éteinte
Et qui veillait !... je suis une plainte en vos plaintes
Filles des seuils dont j'ai voulu trop m'escorter.
Moi qui venais ici pour me ressusciter,
En pensant que la vie était une distance,
Mon exil ne prend fin qu'en l'exil qui commence !
Ma douleur est un char que d'éternels chevaux
Entraînent, affolés, de tombeaux en tombeaux !
L'essieu se rompra-t-il, afin que j'atterrisse
Une dernière fois dans la dernière lice ?
Ma douleur, vagabonde aux cheveux dénoués
Souille les vergers blancs auxquels j'étais voué !
Elle accourt lâchement, mégère âpre et jalouse,

Pour aiguiser son mal sur le bien qu'elle épouse.
Ma douleur est le coup de lance du guerrier
Qui frappe un cœur ouvert ne pouvant plus crier !
Ma douleur est un chant de marâtre lointaine,
Qui coule dans ma vie ainsi qu'une fontaine !
Ma douleur ! ma douleur ! tu m'as trop bien nourri...
Je n'ai plus faim ; ton pain et ton eau, j'ai tout pris...
Mon courage ne vaincra plus ta résistance...
Va ! tu peux t'éloigner, j'ai payé l'abondance !

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Et voici du deuil et des cendres,
Tant qu'on en pourrait prendre et prendre,
Tant qu'on en pourrait conserver,
Tant qu'on en pourrait vendre et vendre !
Et voici qu'on ne sait descendre,
Qu'en son cœur qui s'est soulevé !

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Mais les semailles où sont-elles ?
Ne laissaient-ils rien sous leurs ailes
Les grands ramiers qui sont partis ?
Où sont les grains aux grains fidèles ?

Et la morte que tu appelles
N'avait-elle point de petits ?

PHANÈS, dans une méditation.

C'est vrai... je me souviens... elle avait une fille,
Kléis ! le temps qui rôde et choisit et qui pille
A laissé sur ses pas une trace d'oubli...
Dans cette chambre creuse, où je dresse mon lit,
Je voudrais qu'elle vint un moment pour comprendre
Ce que l'on prend de moi que l'on ne pourra rendre,
Ce sillage d'amour que Rhodope a tracé
Sur mon corps inutile et tant désenlacé !

MÉLITTA

(En contant une histoire, Mélitta entre
au bras de Kléis qui ne l'écoute pas).

« ... Alors la nymphe Ea, trop longtemps poursuivie
Par le fleuve Phasis qui coulait sur sa vie,
Légère et ruisselante et blonde, ouvrit les yeux
Pour implorer la rive et faire appel aux dieux... »

PHANÈS, à part.

Comme elle est grande et belle et comme elle ressemble
A celle qui jadis l'accompagnait !

KLÉIS

... Je tremble...

MÉLITTA

L'air était pourtant doux sous les acacias !

KLÉIS

Non, c'est en moi qu'il neige...

MÉLITTA, continuant.

« ... Et le fleuve essaya
De la poursuivre encor... »

KLÉIS

Dans une nuit je glisse...

MÉLITTA

Kléis ! tu ne veux donc jamais que je finisse
Mon histoire ?

KLÉIS

Finis !

MÉLITTA

Si tu ne m'écoutes pas ?

KLÉIS

J'écoute et ne voudrais écouter que cela,
Que cette histoire, enfant, d'une nymphe futile
Que sauvèrent les dieux en la changeant en île !

MÉLITTA

Tu savais donc la fin ?... tu ne l'avais point dit...
C'est mal...

KLÉIS

Je sais encor beaucoup d'autres récits,

On en a tant comblé l'éveil de ma jeunesse !

(en regardant Phanès).

Mais voici que quelqu'un s'avance

MÉLITTA

Je te laisse...

PHANÈS, après s'être avancé.

Mon navire qui me portait vers le malheur
Vient d'aborder en lui. Je suis le voyageur
Dont le vent s'est moqué tout le long de l'espace ;
Maintenant que je sais ma fatigue remplace
La force de mon cœur que l'on vient de briser.
Je ne demande abri, ni chambre où reposer
Mes membres lourds, mes yeux brûlés, ma tête vide,
Car je repartirai sitôt que l'heure avide
Ne saura point qu'ici je me suis arrêté.
Mais encor que ton seuil pèse à ma volonté,
Permets que ma pensée à la tienne s'enchante
Un moment, pour parler à deux voix de l'absente.

KLÉIS

Ton cher visage est-il sur mon rêve ou sur toi ?...
... Ai-je bien vu ? (dans un cri) Phanès !...

PHANÈS. Avec Kléis dans les bras

Kléis ! oui, c'est bien moi
L'ancien ami, celui que l'on ne sut attendre.

KLÉIS

Je t'attendais...

PHANÈS

Mais ce n'était que pour m'apprendre
Qu'un deuil avait germé durant que j'étais loin.

KLÉIS

Non, c'était aussi pour te dire que...

PHANÈS

(Toute la suite devra marquer l'opposition entre les sentiments de Phanès et ceux de Kléis.)

Du moins,
L'a-t-on parée avec délicatesse et grâce ?

KLÉIS

... Que ton exil avait... laissé vide... la place
De ma vie où tu fus... où tu es... où tu viens !

PHANÈS

Elle est morte, elle est morte ! Et je ne savais rien !

KLÉIS

Ainsi que d'infinis colliers que l'on égréne
En ses doigts, j'égrenais ma détresse inhumaine :
Et ma peine s'amoncelait vers ton retour
Et je ne comptais plus les colliers sous les jours !

PHANÈS, soucieux.

Il me faudra descendre avant que la nuit passe
Vers mes rameurs. Conduis-moi donc pour que j'efface
Avec mes fleurs un peu la terre du tombeau.

KLÉIS

Ne pars pas, ne pars pas, il ne faut pas...

PHANÈS

Il faut.

La halte est inutile au seuil où il ne reste
Que des mortes l'empreinte et des vivants les gestes.
J'accourais vers la vie et non vers le passé.
Rhodope ne tient point en un décor lassé !
Le souvenir des camps n'égale la victoire !
Et que vaut la beauté qui n'est qu'en la mémoire
Près de celle palpable et qu'on sentît frémir ?
Que me fait le froment pour le songe à nourrir ?
Mon pain est le mouvant bonheur où je puis mordre
Et mes cris affamés s'épandraient en désordre
Si ma seule ferveur était ma seule faim.
Je pars car ma douleur m'étoufferait en vain...

KLÉIS

Prends au moins un sommeil dans la maison ?

PHANÈS

Trop vide !

KLÉIS

Prends au moins ma jeunesse en pitié ?

PHANÈS

Pour qu'on guide
Il convient de savoir soi-même se guider.....

KLÉIS

Jadis...

PHANÈS

Jadis ici la mort n'avait rôdé !

KLÉIS

Inexorable accent ! tu lapides l'enfance
Qui t'offre sans compter ses vaines confidences !
Et je n'ai plus de mère et je n'ai plus d'ami
Et c'est, comme entre nous, un mur que tu as mis,
Dont mes ongles meurtris veulent griffer les pierres.

PHANÈS

Parle-moi de Rhodope et des heures dernières.

KLÉIS

Ma mère est morte belle avec ses cheveux blancs.

PHANÈS

Elle avait donc un âge ! O mystère troublant
Qui d'une fille grecque avait fait une femme !
Je la revois, je sens les rives de son âme !
Je pense à mon amour que sa bouche étoila,
Chaude comme du sang et du vin d'Anthylla.

KLÉIS

Pourquoi m'interroger puisque tu sus tout d'elle ?

PHANÈS

Je sus qu'elle vivait et non qu'un lourd coup d'aile
Du sort put terrasser l'esclave de Jadmon !

KLÉIS, en évocation.

Terrasses et jardins de ma jeunesse, monts
Vers lesquels je courais pour voir sur la campagne

Se profiler le Nil et l'ombre, ma compagne !
Retours où je trouvais des mains pour m'accueillir,
Des contes pour songer, des baisers pour dormir.
Temps heureux, temps vécu, temps limpide, infidèle
Qui s'écailla comme s'écaillent les margelles
A force de porter les amphores des puits !
Et je suis un matin blessé dans de la nuit,
Et je voudrais surtout être morte moi-même
Puisque ce ne sont plusque les mortes qu'on aime.

PHANÈS, en autre évocation.

Emplis d'air de cithareet vêtus de parfums
Ses festins étaientbeaux ! Et je me souviens d'un,
Où, surla volupté langoureuse des nattes,
Deux hommes de Milet aux robes écarlates,
Couchés très mollement, lui rappelaient le jour
Où l'aigle, inexorable et royal tour à tour,
Lui avait dérobé sa petite sandale !

KLÉIS, intéressée,

Alors ?

PHANÈS

L'aigle la laissa tomber, triomphale,

Dans les mains d'Amasis qui voulut épouser
Celle dont le pied blanc s'y était pu poser.

KLÉIS

N'avoir pas ainsi que ma mère une légende !

PHANÈS

Rhodope était divine et dans les nuits d'offrande,
Sous son corps bienheureux, la terre s'animait !
Etape de ma vie !

KLÉIS, admirative.

Oh ! comme tu l'aimais !

PHANÈS, un temps.

Voici que les midis troublent les viornes roses !
Mène-moi vers la tombe où l'hôtesse repose
Et fais-moi le chemin moins amer si tu peux...

KLÉIS, malheureuse,

Je vous laisse mes sœurs fidèles...

(Kléis et Phanès sortent).

MÉLITTA

(au Marchand qui vient de la prendre mystérieusement par la main).

Toi ?

LE MARCHAND

Je veux
Te donner un bijou.

MÉLITTA

Menteur !

LE MARCHAND

Mais...

MÉLITTA

Tout à l'heure
Tu m'as trompée.

LE MARCHAND

Ah ! lorsque c'est en soi qu'on pleure
Le mensonge n'est pas loin de la vérité.

MÉLITTA, heureuse.

Alors c'est un bijou que tu viens m'apporter ?

LE MARCHAND

C'est un bijou.

MÉLITTA

Fais voir !

LE MARCHAND

Attends...

MÉLITTA

Non, le temps presse...

LE MARCHAND

Il me faudrait qu'avant tu fisses la promesse...

MÉLITTA

Cent promesses ! fais voir...

LE MARCHAND

... de demander pour moi
A Kléis un moment d'entretien, que ce soit
Vers l'après-midi lente où le soir... peu m'importe,
Mais le plus tôt... est-ce dit ?

MÉLITTA

Nous ferons en sorte
De décider Kléis... mais je ne promets rien.
Car elle peut me refuser !

LE MARCHAND

Si elle vient
En plus de ce présent tu auras une robe !

MÉLITTA

Si elle ne vient pas ?

LE MARCHAND

. . . .

MÉLITTA

Déjà tu te dérobes !
J'aurai cependant fait ce que je t'ai promis !...

LE MARCHAND, suppliant.

Tu la décideras... et comme un geste ami
Ta main lui fera signe... et j'attendrai farouche,
Ainsi que les lions affamés qui se couchent
En espérant leur proie et le ciel matinal !

MÉLITTA

Mais, au moins, ce n'est pas pour lui faire du mal
Que tu désires que Kléis vienne t'entendre ?

LE MARCHAND

Non... non... rassure-toi... mais tu ne peux comprendre !
Si la haine me coule un peu contre la voix,
C'est que j'ai vu tantôt s'avancer de ce toit
Un étranger très beau, trop beau, sous sa chlamyde...
Et j'ai peur.....

MÉLITTA, naïve.

Tu as peur de quoi ?

LE MARCHAND

De rien. Limpide,
De ton affection, l'air ne doit se troubler,

MÉLITTA

Donne-moi le bijou ?

LE MARCHAND

Voilà...

MÉLITTA, contemple le bijou... puis au marchand qui attend.

Tu peux aller !
A Kléis je dirai de venir... le plus vite...

LE MARCHAND

N'oublie pas...

MÉLITTA

Non, non, non... c'est juré

LE MARCHAND

Je te quitte
Je vais mettre à l'abri la crainte qu'a mon cœur
De sentir appuyer sur lui trop de malheur.

MÉLITTA, aux jeunes filles.

Voyez ! elle est très bleue ; on dirait qu'une vague
A joué dans l'éclat des pierres de la bague.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Ce n'est pas à nos doigts qu'on passe des bijoux !

MÉLITTA

C'est que je remplis les missions mieux que vous !

(à l'une)

Es-tu jalouse ?

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Non...

MÉLITTA, à l'autre.

Elle est belle, regarde ?

Je te la prêterai...

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Si elle te la garde ?

MÉLITTA

J'ai confiance...

(Elles montent toutes trois vers le fond de la scène en minaudant, puis sortent pendant le dialogue de Phanès et de Kléis qui entrent),

KLÉIS

Ainsi tu ne veux pas rester ?

PHANÈS

Kléis ! je souffre trop pour vouloir m'arrêter...
... Je rejoins les rameurs... Adieu...

KLÉIS

Non... reste .. reste...
De quelle offrande et de quels pleurs et de quels gestes
Te faut-il enlacer pour te garder ici ?

PHANÈS

D'aucuns. Je dois partir, je partirai.

KLÉIS

Mais si,
Les bras au cou, je te dis que je ne puis vivre
Sans ton visage et sans tes yeux où je m'enivre
Comme à la source claire où je puis boire et bois !
Si je te dis...

PHANÈS

Je partirai.

KLÉIS

Emmène-moi !

PHANÈS (en essayant de dénouer les bras de Kléis)

Non...laisse...laisse...il faut,..laisse, il faut...laisse, écoute...
Ma peine me suffit sans que tu m'en ajoutes
Une autre !... tu seras heureuse... et mon départ...
Prends-le comme un exil ordonné. Il est tard...

KLÊIS (ne se contenant plus)

Je t'aime...

PHANÈS (à part)

O son aveu, flot qui se précipite
Et croit escalader le sommet où s'abrite
L'ardente peur que j'ai de me sentir moins fort !

(à Kléis)

Veux-tu que, m'acharnant à profaner ton corps,
Je blesse ton orgueil de femme qui s'épuise
A se trop refréner dans sa chair trop soumise ?
Ton âge est un matin, je ne lui peux mentir.
Les rosiers de ton cœur ne pourraient refleurir
Etouffés par ma honte et pillés par mes lèvres !
De quelle volupté faut-il que je te sèvre ?
Je n'ai que du lait noir et lourd à te porter,
Quand tu dois boire aux coupes blanches de l'été !
Souffrirais-tu qu'une ombre entre nous soit fidèle
Et que ce soit sous tes baisers que je l'appelle ?
Ne rêves-tu qu'un lit et qu'un oiseau de proie ?
Que sera le réveil si ton âme se broie
Sous la meule des nuits que la luxure roule ?
O Kléis les années nous maudiraient en foule
Et malgré notre fuite et tes désirs jaloux
Toujours seraient ma peine et ta mère entre nous !

KLÉIS (désespérée)

Déclin de ma jeunesse...

PHANÈS

Adieu… que te revienne
L'espoir de te guérir en te sachant moins mienne.
Adieu ! Les mariniers dans la trirème d'or
Les mains au gouvernail et les yeux sur le port
Attendent anxieux l'approche de leur maître.
Ils n'auront ni Kléis, ni l'Egypte à connaître
Puisque abordant à peine aux rives de ton seuil,
Ils doivent repartir en embarquant mon deuil !
Sois forte et que les dieux te sachant héroïque,
Laissent sombrer mon cœur sur la mer magnifique.
Adieu…

KLÉIS

Phanès ! Phanès ! Je suis seule… J'ai peur !
Phanès !… Il est parti… je meurs… je meurs… je meurs…

(Un silence, puis dans un accompagnement de musique).

Ainsi que des enfants rangés au bord des tables,
Devant les buires, les cratères, les raisins,
Est ma jeunesse vide auprès d'un espoir vain,
Qui porte sa corbeille et ses fruits innombrables.

La grappe ayant toujours le goût blanc de l'hiver,

Ma bouche n'a connu qu'une saison pareille,
Et si, sur les frimas, revinrent les abeilles
C'est que mon âme était un jardin découvert.

Pas à pas, je me suis approchée. Aux années,
Je donne les haillons de mes rêves flétris.
Et qui voudra comprendre un cœur jamais compris ?
Des matins sont passés, les heures couronnées,

Pleins de cris, de soleil, qui se penchaient vers moi !
Mais n'ayant pour amis que les cris de moi-même,
Je n'ai pas regardé, sachant que seule on s'aime
Mieux et plus longuement à l'ombre de sa foi.

Si je pense à demain, c'est pour les paysages
Qui viendront, coutumiers, s'étirer un moment
Devant mes yeux, puis s'en iront docilement
Pareils aux grands feuillets des grands livres d'images.

O fenêtres ! petits horizons du bonheur
Sur ma vie où l'amour et la mort sont des chaînes !
Je n'ai que le souci de cultiver ma peine
Et suis pleine de coups de pioche dans le cœur.

LE MARCHAND, qui s'est approché doucement

Elle pleure !

KLÉIS

... il est parti !

LE MARCHAND

Kléis ?

KLÉIS

Qui m'appelle ?

LE MARCHAND, timide, sincère et maladroit.

C'est Glaucos, le marchand phocéen, trop fidèle !
Je passais... je passais... tu pleurais.., je l'ai vu...
Et comme tu devais souffrir, je suis venu...
Mais... je ne reste pas... c'est encor l'habitude
Qui m'a fait, cheminant, troubler ta solitude...
Pardonne-moi... je vais... je te laisse... je prends
La route à qui je parle... et qui seule comprend
Le secret que j'étouffe et que... Kléis, trop fière,
Ne voudrait point entendre... on saura la dernière...
Je pars.., j'ai là... sur moi, le poids de mes trésors...
Si tu les acceptais ils pèseraient moins fort...
Je te les offre mal... peut-être... mais, en somme,
N'ayant vécu qu'auprès des chemins et des hommes
Où ma bouche aurait-elle appris à dire mieux ?

KLÉIS

On n'entend de ta voix que l'accent de tes yeux,
Marchand ! laisse-moi donc tes bijoux et toi-même,
Voici, petites sœurs des étoiles, les gemmes,
Les graines de safran et les étoffes bleues !
Et voici que mes mains se tendent...

LE MARCHAND

O ! tu veux !

KLÉIS. pendant ce qui suit Kléis se parera des bijoux que lui tendra le marchand.

Oui... des colliers... encore... encore.. que je ploie
Sous leur ruissellement et sous ma fausse joie...
Des bagues... des bracelets pour qu'ils s'enfoncent
Autour mes poignets, comme les dents des ronces !
Debout, croulante d'or, je luis telle un trépied !
Marchand ! mets cette peau de panthère à mes pieds !...
Là !... tu es un lion attentif que je dompte.
Et maintenant tu peux te lever ! Compte, compte
Combien il va falloir que je me livre à toi
Pour te payer le prix du fard que je te dois !

LE MARCHAND

Kléis...

KLÉIS

Compte !

LE MARCHAND

Kléis...

KLÉIS, dans une exaltation croissante

Ma chair est bien parée !...
Dans ta tanière d'or où je suis égarée,
Phocéen, ton désir approche ton repas...

LE MARCHAND

Je te veux...

KLÉIS

Oui, je sais... mais je ne t'aime pas !

C'est l'autre auquel je tiens, l'autre qui m'a meurtrie !
Marchand, viens écraser sur ma bouche qui crie
Cet amour que Phanès ne m'a point emporté
Et que tu crois à toi, l'ayant trop acheté !

Les Exilés

LES EMIGRANTS

A Charles-Henri Hirsch.

Etrangement unis par de mêmes misères,
Dépouillés de l'orgueil de vivre en leur pays,
Les émigrants — devant les grands quais éblouis —
Guident leur cœur usé qui garde une chimère.

Ainsi que des troupeaux, ils suivent les hangards...
Quelques ballots fanés leur flottent aux épaules
Et leur corps fatigué, sur la pierre des môles,
Se couche en attendant les appels du départ.

Ils regardent sans cris, la terre trop avare
Qui les déshérita, qui ne sut les nourrir,
Et pleurent, sourdement, l'angoissant repentir
De la quitter alors que la faim les sépare.

Des femmes presque nues sous leurs châles souillés,
Offrent encor des joies n'ayant plus de courage ;
Et leurs sens de pitié se livrent au carnage
Des hommes que la vie a trop agenouillés.

Des enfants affamés aggripent aux mamelles
Leur bouche de vainqueur, et les mères sourient
En voyant que leurs seins ne sont jamais taris !...
Le flot des émigrants se balance à l'échelle

Qui montera plus haut sa lourde pauvreté ;
Et déjà sur le pont que le soleil dévore
S'étend comme une tache animée et sonore
L'ombre de ceux qui vont chercher des libertés.

Vagabonds des chemins et surplus des navires,
Parqués docilement, ils disent à la mer
Leur espoir que soutient, monotone, un vieil air !
Des matelots, en bas, sur des cordages tirent,

La chaudière trépide en sa gorge d'acier,
Mais eux n'ont que le temps du travail de leur rêve,
— Qui va du port qu'on quitte à celui qui se lève —
Et qu'ils tissent avec des désirs carnassiers.

Ils vont, soufflant au creux de leurs mains engourdies
Une haleine de fièvre et qui leur sert de feu,
Tandis que les roulis les rejettent entre eux
Et que le ciel mûrit une lune infinie...

Ils vont les émigrants aux flancs des paquebots,
— Epaves débordant de la splendeur des villes —
Serrant toujours plus fort le grand songe inutile
De moins mourir de faim dans des pays nouveaux.

LE PIN

Ce pin comme un navire à l'ancre désespère ;
Le vent n'a plus passé sur ses mâts de lumière
Depuis le samedi que le temps a compté.
Il lui manque aujourd'hui dans le cœur de l'été,
La caresse allongée et fraîche des orages ;
Un matin de Juillet en a fait une image
Si douce qu'elle tient au livre des couchants
Et qu'elle n'a depuis, sur la gloire des champs,
Que l'air de pavoiser une futile chose.
Je me retrouve ainsi que l'arbre qui repose

Dans ma vie où le calme a rentré ses vaisseaux
Et je suis si distant de l'heure des assauts
Que je n'ose, à me voir, me retrouver moi-même;
Quelques mots attendris comme les mots : je t'aime
Semblent éparpillés sur l'aire de mes yeux ;
Mes bras inconscients s'ouvrent pour saisir mieux
La maîtresse légère et grave qui s'appuie
Aux barreaux de mon âme où l'ombre s'est enfuie.
Avec le pin superbe et grand nous sommes deux
A mourir de la vie tranquille et peu à peu.
Le vent et la détresse ardente sont les frères
Qui, sur le long chemin des maisons familières,
Ont trouvé quelque part un coin pour nous laisser.
Il y fait beau, si beau, qu'un rien pourrait froisser
Le fragile rideau de notre paysage ;
Et pareils aux enfants qui savent rester sages
Le moment de la vie qui les tient par la main,
Nous savourons la joie que l'heure verse en vain.

LES CAPUCINS SONT PARTIS

Dans la rue étroite et triste
Il ne passe plus que le temps
Et les habitants monotones
Qui ont la clef de leur maison.

Le couvent
Est fermé et les capucins sont partis,
Un vaporeux matin d'automne
En emportant dans leur cœur triste
Des regrets et des oraisons.

Depuis, il ne vient plus dans la rue éloignée
Ces dévotes qui longeaient les murs
Comme de saintes araignées
Tissant des *Ave Maria*
Entre les grains des chapelets.

Les capucins sont partis,
L'humble couvent est mort sous sa cloche fêlée,
Le silence est béni qu'on y crucifia
A coups de lourds maillets de fer ;
Et maintenant la rue languit entre les murs
En pleurant la douceur que les robes de bure
Traînaient, dès l'angelus, sur son visage clair.

L'HORLOGER

La rue où passe l'ombre et monte le silence
A des maisons aux lourds balcons de fer forgé ;
Elle est presque défunte et le triste horloger
A l'air d'y pouvoir vivre en suivant la cadence

Des balanciers cuivreux qu'il lui faut arranger.
Celui-là n'a souci que de l'heure des montres ;
La fenêtre, la ville et son cœur se rencontrent
Mais son regard de l'établi ne sait bouger.

Il est vieux comme la rue qui est plus vieille ;
Le quartier fut célèbre autrefois, lui jamais

Pourtant quand le travail est fini, il essaye
De penser et cela lui donne un peu de fièvre.

Voici le temps royal et lointain qu'il aimait !
Il réparait alors des pendules de Sèvres.

EN MER

Les avirons, ailes penchées des barques lentes,
S'éploient profondément dans la courbe de l'eau
Au rythme arqué des bras qui semblent les rabots
Limant l'espace d'or joignant l'île géante.

Devant son établi de soleil l'homme chante ;
Les vagues de clarté s'envolent en copeaux
En rejoignant le ciel dont elles sont l'écho !
Dans le sillage ardent traîne ma main dolente.

Gouvernail inutile à la barque d'été
Je tombe de vertige et me laisse emporter
Sur le moutonnement de la lame marine.

Comme une voile offerte à l'étreinte du vent
— Tandis qu'au front des mers les midis s'illuminent —
Ma vie ouvre ses bras aux grands rêves absents.

LES VILLAGES

Comme des reposoirs autour des grandes villes,
Silencieux ainsi que des yeux de sommeil,
Tristes dans leur bonheur et gris dans leur soleil,
Les villages pareils à de petites îles

Sur les routes font signe à l'horizon des pas.
Ils sont les exilés qui penchent leur visage
Sur la plaine, qui n'a qu'un peuple de mirages,
Pour regarder venir ceux qui ne viendront pas.

Ils n'ont connu depuis l'âge de leurs années
Que les seuls messagers qui partent au matin...
Ils gardent, dédaigneux, l'ennui de leur destin
Et vieillissent encor leur jeunesse fanée.

Ils portent les noms clairs, harmonieux et doux
Des rivières sans but et des vignes prochaines,
Ils sont les calendriers éternels des semaines
Aux chemineaux qui les regardent d'un air fou.

Leur accueil est semblable et leurs maisons jumelles,
Ils ont le même puits, le même seau descend...
Ils ont le même mail et les mêmes passants,
Le même arbre, la même place vide et belle.

Ils ont d'anciens patois languissants et distraits
Qui paraissent couverts de temps et de poussière ;
Leur même étroit clocher dit la même prière
Et leur même dimanche a les mêmes attraits.

Le même soir unit leurs mêmes habitudes,
Les mêmes cabarets ont les mêmes lueurs,
Et leurs mêmes grands lits sous les rideaux à fleurs
Recèlent le repos des mêmes lassitudes.

Ils ont les mêmes morts et les mêmes chevets ;
Le même buis pieux ruisselant d'eau bénite ;
Et le même chemin des âmes qui les quittent
Conduit au même ciel que celles-ci rêvaient.

A STACIA NAPIERKOWSKA

Tu danses ! Et ton corps vibrant, que tu découvres,
S'exile dans un grand tumulte de clartés ;
Le jour, comme un amant, étreint ta nudité
Et tes voiles ne sont que des ailes qui s'ouvrent.

Tu danses ! Ton ivresse illumine tes yeux !
Le fracas onduleux de tes bras t'enguirlande
Et le ciel affolé que ta bouche quémande
S'écrase comme un fruit sur ton vol anxieux.

Tu danses ! Les matins crispent leurs ongles roses
Et viennent te jeter, pour t'en faire mourir,
Les copeaux éclatants de leur cœur de saphir
Et la moisson volée à la moisson des roses.

Tu danses ! Ton amour, ton extase et tes cris
Sont de jeunes guerriers dont les flèches avides
S'enfoncent dans le flanc des aurores splendides
Et ta beauté victorieuse s'en nourrit.

Mais voici qu'à ton tour dans un délire intense
Tu t'abats frémissante au creux de ton ardeur ;
Et voici le soleil et les matins railleurs
Accourus pour piller ta jeunesse... Tu danses !

Table des Matières

POÈMES DE LA CITÉ ET DE LA MAISON

ÉLÉGIES

LES POÈMES DE LA ROUTE

KLÉIS

LES EXILÉS

Cavaillon. — Imprimerie Mistral

ÉDITIONS DU " FEU "

Henri ASSELIN

Le Cendrier, notes . . . . 1 vol. **3.50**

Valère BERNARD

Au long de la Mer latine . . . . . 1 vol. **2 »**

Mario MEUNIER

Antigone, traduction de *Sophocle* . . 1 vol. **2 »**

Francis DE MIOMANDRE

Écrit sur de l'Eau (prix Goncourt 1908). 1 vol. **3.50**
Aventures merveilleuses D'Yvan Danubsko, prince valaque, roman . 1 vol. **3.50**

Émile RIPERT

Le Golfe d'Amour, poèmes . . . . . 1 vol. **2 »**

Émile SICARD

L'Allée Silencieuse, poèmes . . . . 1 vol. **3.50**
La Mort des Yeux, roman . . . . . 1 vol. **3.50**

Paul SOUCHON

La Fausse Nymphe, pastorale, . . . 1 vol. **1 »**

Élisabeth BARRET BROWNING.

Le Cantique d'Amour, sonnets, traduits par A. W. Nicati . . . . 1 vol. **2 »**

Cavaillon - Imprimerie Mistral